

[693]

LES PREMIÈRES CIVILISATIONS.

Livre sixième

APPARITION DES ARYENS DANS L'HISTOIRE DE LA CIVILISATION. LES PERSES ET LES MÈDES

[Retour à la table des matières](#)

[693]

LES PREMIÈRES CIVILISATIONS.
LIVRE SIXIÈME
APPARITION DES ARYENS DANS L'HISTOIRE
DE LA CIVILISATION. LES PERSES ET LES MÉDES.

Chapitre 1

La race, le milieu et l'histoire

§1er. - RÔLE DES PERSES DANS L'HISTOIRE DE LA CIVILISATION

Le rôle des Perses a été très grand dans l'histoire politique du monde, mais très faible dans l'histoire de la civilisation.

Pendant les deux siècles qu'a duré leur puissance, ils ont fondé un gigantesque empire ; mais dans les sciences, les arts, l'industrie, la littérature, ils n'ont rien créé, et n'ont ainsi rien ajouté au trésor des connaissances amassées par les peuples auxquels ils succédaient.

L'avènement des Perses sur la scène de l'histoire est cependant d'une importance capitale et ouvre une ère nouvelle. Jusqu'à eux, en effet, le vieux monde avait été gouverné par des Sémites, tels que les Assyriens, ou par des demi-Sémites, tels que les Égyptiens. Avec les Perses, le génie aryen fait son apparition dans l'histoire. Il commence à mettre en œuvre tous les matériaux de civilisation qu'il n'a pas découverts, mais auxquels il sait donner un développement immense. Il renouvelle la sève des races vieilles, et grandit peu à peu, jusqu'à ce

qu'il atteigne son apogée avec les Grecs, ces héritiers de l'antique Asie.

Au moment où la monarchie babylonienne s'écroule sous les [694] coups des Perses dirigés par Cyrus, le rôle des Sémites est provisoirement fini.

Mille ans plus tard, avec les Arabes, cette race semblera de nouveau prendre la tête de la marche en avant poursuivie par l'humanité. Mais la civilisation que propageront les disciples de Mahomet n'aura rien de sémitique. Elle sera le legs direct des Grecs et des Romains, dont les Arabes ne seront que les continuateurs.

Ces Sémites, sortis de leurs déserts à la voix de Mahomet, feront pour l'œuvre aryenne d'Athènes et de Rome, ce que les Perses aryens avaient fait pour l'œuvre sémite de Ninive et de Babylone.

Les Perses furent donc des propagateurs et non des créateurs. Leur rôle, au point de vue de la civilisation, ayant été très faible, le lecteur ne doit pas s'attendre à nous voir entrer, en parlant deux, dans des développements analogues à ceux que comportaient les civilisations de l'Égypte et de la Mésopotamie.

L'apport réel des Perses dans le fonds commun du progrès humain est si minime que nous eussions pu réduire encore les pages que nous allons leur consacrer.

§ 2. - LA RACE

Bien des conjectures ont été émises sur l'origine de la race aryenne, dont descendent la plupart des nations peuplant l'Asie antérieure et l'Europe, des bords du Gange à ceux de la Tamise.

Ses débuts ne sont pourtant pas plus obscurs que ceux des Kouschites et des Sémites. Tous ces grands rameaux du genre humain se sont détachés d'un tronc primitif, ou se sont développés séparément, à une époque tellement lointaine qu'il nous est impossible d'en percer la nuit épaisse.

On s'est passionné tout particulièrement pour les Aryens, parce que, dès que cette race a paru sur la scène du monde, elle y a joué, le

rôle prépondérant ; parce qu'aujourd'hui encore elle distance de bien loin toutes les autres dans la voie du progrès, et enfin parce que c'est d'elle que nous nous croyons descendus.

Aussi loin qu'on puisse retrouver sa trace, on la voit établie au [695] centre du continent asiatique, errant sous forme de tribus à la fois agricoles et guerrières dans les grandes plaines traversées par l'Iaxarte et l'Oxus — le Syr-Daria et l'Amou-Daria de nos jours.

C'est de là, semble-t-il, que par lentes et progressives poussées, elle aurait débordé sur l'Occident.

Son exode se serait accomplie graduellement, correspondant à l'accroissement de la population, et, de temps à autre, brusquement précipitée par des invasions venues du Nord.

Pour s'épancher au delà des contrées qui peut-être lui ont servi de berceau, la race aryenne n'avait guère qu'une seule issue, le grand isthme formé par le continent d'Asie entre la mer Caspienne et le golfe Persique.

Vers le nord, en effet, s'étendaient des steppes désolées, peu tentantes pour les peuples agricoles, et d'où s'échappaient d'ailleurs de temps à autres des torrents d'avidés Touraniens, se dirigeant eux-mêmes vers des terres plus fertiles.

À l'est se développait tout le système de montagnes énormes et de plateaux escarpés qui isolent l'Extrême-Orient du reste du monde. Au sud c'était la barrière plus redoutable encore de l'Himalaya.

Le côté occidental était donc le seul largement ouvert, et encore ne l'était-il que sur une largeur de 700 kilomètres à peine, puisque la mer Caspienne au nord et le golfe Persique au Sud ne laissent entre eux que ce médiocre espace.

C'est précisément dans cet étranglement du continent asiatique que s'étend ce qu'on a appelé le plateau de l'Iran.

Les Aryens s'y établirent de bonne heure et s'en rendirent si bien maîtres qu'ils en prirent le nom. Les Iraniens, opposés aux Touraniens dans une lutte séculaire, ne sont autres que les Aryens disputant aux Scythes mongoliques les vallées fertiles de l'Asie centrale.

C'est environ trois mille ans avant notre ère que les Aryens envahirent les provinces iraniennes, refoulant les populations kouschites ou

sémites qui s'y trouvaient. La lutte fut vive dans le nord, pour la possession de la riche Médie, où la population resta mélangée, tandis qu'au sud, sur les bords du golfe Persique, les Perses, pur rameau aryen, s'établissaient sans difficulté dans la région déserte et austère à laquelle ils ont donné leur nom.

[696]

Peu après que le gros de la race aryenne eut peuplé ces contrées, une nouvelle poussée se produisit qui fit franchir à une partie de ses tribus la barrière himalayenne elle-même.

Une invasion aryenne pénétra dans l'Inde par les passes de Kaboul, et s'établit dans les plaines de l'Indus où bientôt elle développa la civilisation védique.

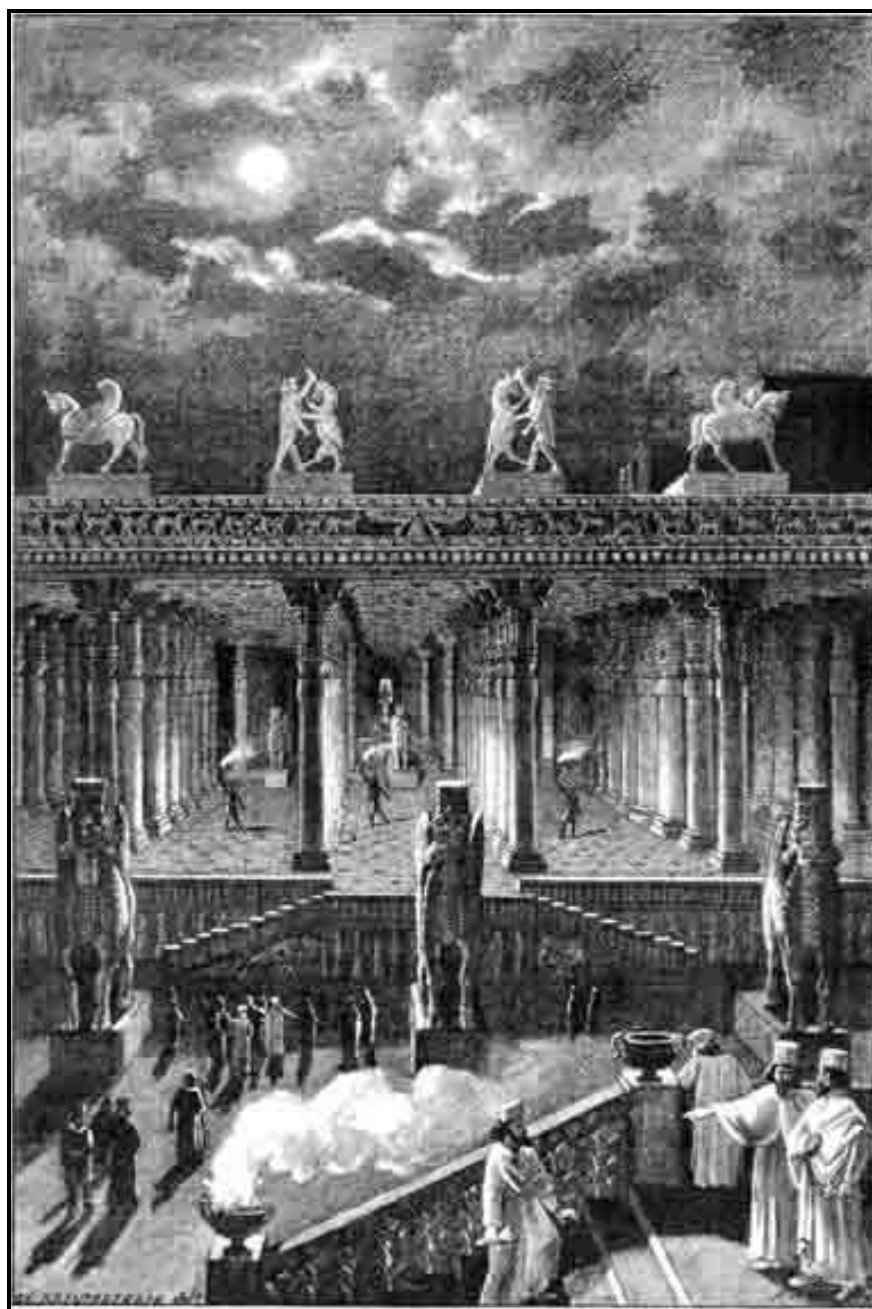
Dès lors, le développement de la race fut double. Les Aryens de l'Iran et les Aryens de l'Inde suivirent une marche qui ne tarda pas à diverger*.

* Les mœurs des primitifs Aryens de l'Inde appartenant à ces temps demi-barbares qui ont précédé l'aurore des civilisations, nous n'avons pas à nous occuper d'eux dans une histoire des premières civilisations. Une autre raison nous a empêché de comprendre l'Inde dans cet ouvrage. Les invasions aryennes en Europe appartiennent aux temps préhistoriques ; aucune ne s'est produite en Occident pendant l'âge de la civilisation. Rien n'indique d'ailleurs que la civilisation de l'Inde, très postérieure aux anciennes civilisations de l'Asie antérieure, et même de l'Europe, ait eu aucune influence sur elles. Comme la Chine et l'Amérique, l'Inde, séparée du reste du monde par de formidables barrières, s'est développée d'une façon à peu près indépendante. Contrairement aux préjugés qui se sont maintenus pendant longtemps, la civilisation de l'Inde est loin d'avoir une antiquité comparable à celle de l'Égypte ou de la Chaldée. Alors que les plus anciens monuments de l'Égypte sont de 5,000 ans antérieurs à notre ère, les plus vieux monuments de l'Inde ne remontent qu'au roi Asoka, c'est-à-dire à 250 ans environ avant J.-C. La civilisation de l'Inde ne se rattachant, pas plus que celle de la Chine, à aucune autre, doit être étudiée séparément. Il n'y aurait eu aucun intérêt à l'étudier dans un ouvrage consacré aux civilisations de l'Orient dont sont sorties, par une évolution régulière, toutes celles de l'Occident.

Alors que les premiers devenaient des peuples guerriers, conquérants, et se trempaient pour les futurs triomphes dans la lutte contre les Touraniens et les Sémites, dans le conflit perpétuel produit par le choc des races sur l'étroite plate-forme centrale de l'Asie, les seconds asservissaient facilement les populations indiennes inférieures, conservaient plus longtemps leurs mœurs primitives, et, pour se maintenir les maîtres, s'organisaient en castes rigides. Tandis que les Iraniens, par la grande réforme de Zoroastre, adoptaient une religion arrêtée, distincte, fondée sur le principe du dualisme, les Aryens de l'Inde conservaient leur panthéisme vague et continuaient à offrir leurs pacifiques sacrifices aux mânes des aïeux et aux forces de la nature.

Le tableau de la civilisation védique, que nous avons tracé lon-

[697]



[Fig. 399](#). Essai de restitution d'une salle d'un palais de Persépolis (V^e siècle avant J.-C.).

Cette restitution, exécutée d'après nos croquis par M. Kreuzberger, a été faite d'après les documents divers reproduits dans ce chapitre et ceux qui le suivent.

[698]

guement dans notre ouvrage : *Les Civilisations de l'Inde*, ne convient donc pas dans tous ses traits aux Aryens iraniens, et représenterait plutôt l'état où ils vivaient sur les bords de l'Oxus, avant la conquête de la Médie et de la Perse.

Pourtant les institutions primitives, les grands villages administrés par les anciens, les libertés cantonales, les mœurs agricoles, subsistèrent sans trop de changement jusqu'au jour où la menace de l'Assyrie contraignit les Mèdes à prendre un roi, et, pour les Perses, jusqu'au moment où le désir de secouer le joug des Mèdes les unit sous le commandement de Cyrus.

§ 3. LE MILIEU

L'Iran, qui comprend la Médie et la Perse, se divise en deux régions : la région montagneuse et celle des plaines.

La première comprend un vaste amphithéâtre dont la partie la plus élevée est constituée par la chaîne de l'Elbourz, au sud de la mer Caspienne, et qui se prolonge vers l'est jusqu'au massif de l'Hindou-Kousch, et vers le sud jusqu'au golfe Persique.

Ce dernier prolongement, formé de plusieurs chaînes parallèles, séparait les Mèdes et les Perses des Assyriens et des Babyloniens, et leur servit longtemps de rempart contre les rois de Ninive.

La région montagneuse de l'Iran, qui appartenait en grande partie au royaume des Mèdes, est la plus favorisée. Ses vallées et les croupes de ses montagnes sont d'une admirable fertilité. Une foule de petits cours d'eau, qui naissent sur les pentes, et vont pour la plupart se jeter dans le Tigre, arrosent des vergers dont la fraîcheur ne peut être comparée, qu'à celle de nos vergers européens.

Tous nos arbres à fruits : cerisier, pommier, prunier, coignassier, pêcher, croissent dans les vallons, tandis que de riches moissons se déroulent sur les premières croupes des montagnes et que des forêts de pins et de chênes en couronnent les hauteurs.

La région des plaines, c'est-à-dire la Perse antique, est âpre au contraire, couverte d'argile dure, de salines, de déserts sablonneux, de marécages pestilentiels, et dévorée par les feux d'un soleil ardent.

[699]

Dans l'antiquité, son aspect, grâce aux persévérants travaux des hommes, était sans doute moins désolé. Mais jamais cependant elle ne put nourrir une population très dense.

Les Perses furent toujours peu nombreux, et, pour former leurs armées formidables, ils durent enrôler toutes les nations qu'ils avaient successivement vaincues.

Ce qui leur donna l'ascendant prodigieux qu'ils exercèrent sur l'Asie, ce fut précisément la rudesse de leur contrée qui les rendit sobres, énergiques, indomptables. D'après Hérodote, les Perses n'apprenaient que trois choses à leurs enfants, depuis cinq ans jusqu'à vingt ans : monter à cheval, tirer de l'arc et dire la vérité.

Le caractère de ce vaillant peuple changea lorsque son succès rapide eut fait affluer chez lui les richesses du monde entier et rapide eut fait affluer chez lui les richesses du monde entier et qu'il eut goûté à la coupe de délices dont la voluptueuse Babylone, au dire du prophète, « avait enivré la terre ».

Mais, jusqu'à l'avènement de Cyrus, cet âpre plateau de l'Iran, avait formé lentement et fortement trempé par l'ardeur de son soleil, la dureté de sa terre ingrate et les rudes souffles de ses vents, une race vigoureuse et hardie, toute prête à devenir, entre les mains d'un conquérant de génie, un incomparable instrument de victoire.

§ 4. HISTOIRE DES MÈDES ET DES PERSES

Comme toutes les histoires des peuples anciens, celle des Mèdes et des Perses présente un début légendaire, dont les faits positifs ne se dégagent qu'à partir du VI^e siècle avant J.-C.

Les récits fabuleux des premiers temps furent recueillis et compilés par Ctésias de Cnide, qui, vivant à la cour d'Artaxerxès II, s'efforça de

les arranger d'une façon flatteuse pour les Perses. Hérodote, après lui, les répéta, et, de la bouche de ce grave historien, on les accepta sans discussion. La sagesse du législateur Déjocès, la préservation miraculeuse de Cyrus enfant, le dévouement de Zopyre, devinrent des certitudes au même degré que les aventures de Sémiramis et le festin de Balthazar.

[700]

L'historien moderne ne peut plus tenir aucun compte de ces charnants mais puérils récits.

Les seules traces irréfutables qui restent au fond des poétiques légendes rapportées par les écrivains grecs et qui se dégagent des livres sacrés des anciens Perses, sont celles d'une lutte acharnée, séculaire, qu'auraient soutenue les Aryens en Médie avant de s'y établir aux dépens des Touraniens.

À peine cette lutte s'apaisait-elle, laissant le plateau de l'Iran sous la domination de la nouvelle race, qu'un danger, tout aussi grand, surgit à l'ouest, où se développait l'ambitieuse Ninive.

Les Mèdes et les Perses ne tardèrent pas à devenir tributaires de la puissante capitale des Sémites.

Ils supportèrent ce joug sans trop de peine. Leurs mœurs n'étaient pas encore devenues conquérantes. S'ils avaient combattu jusque-là, c'était pour s'assurer la possession de champs fertiles et des vastes pâturages nécessaires à leurs troupeaux. Dispersés dans leurs grands villages autonomes, ils ne s'inquiétèrent pas tout d'abord du pouvoir lointain qui prétendait les asservir, et qui n'était pas encore assez fort pour faire sentir bien lourdement son autorité.

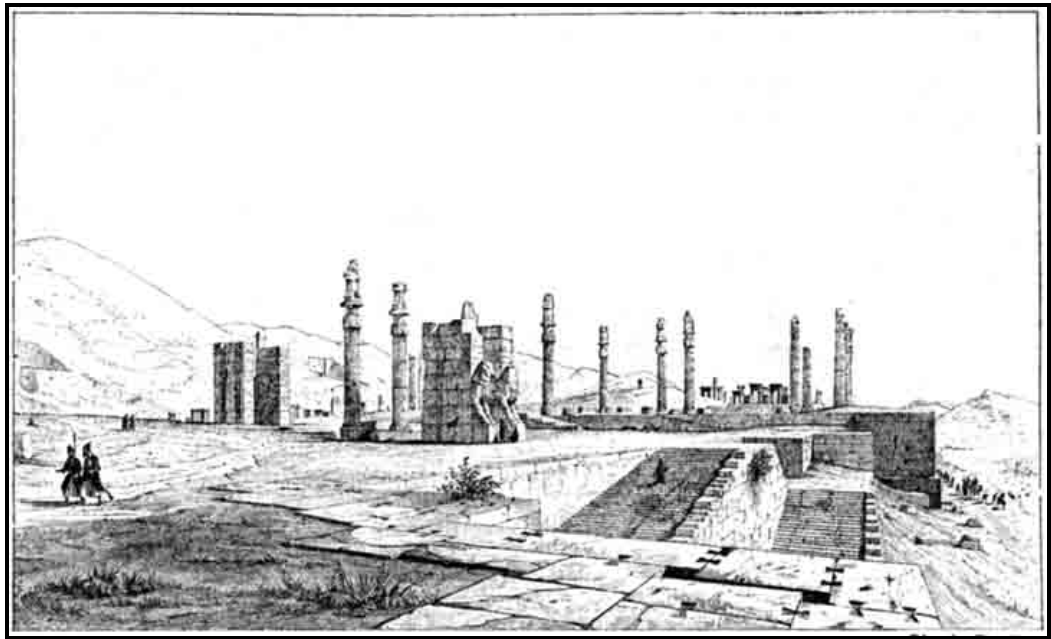
Des légendes fort douteuses attribuent cependant à un Mède, Arbacès, une première destruction de Ninive, qui aurait eu lieu en 788 avant J.-C. Mais, à supposer qu'un soulèvement se fût produit vers cette époque, il n'aurait pu résulter d'un mouvement national chez un peuple qui n'était pas encore réuni en corps de nation ; on pourrait y voir tout au plus un coup de main du gouverneur placé par les rois assyriens à la tête des confédérations aryennes du plateau de l'Iran.

Quoi qu'il en soit, cet événement n'aurait donné aux Mèdes qu'une indépendance passagère. Leur soumission devint plus complète encore sous les Sargonides, qui les déportèrent en masse, et établirent chez

eux des étrangers afin d'arrêter le mouvement de cohésion qui eût pu faire de leurs tribus rassemblées une puissance unique et redoutable.

Les persécutions des vainqueurs eurent d'ailleurs, comme toutes les persécutions, un effet absolument contraire à celui qu'elles voulaient produire.

[701]



[Fig. 400.](#) Vue d'ensemble des ruines de Persépolis. D'après Flandin.

Persépolis, capitale de l'empire des Perses, fut détruite par Alexandre 330 ans avant J.-C. Pendant les deux siècles que dura la puissance des Perses, elle fut une des plus brillantes cités de l'Asie. Ses monuments et ses bas-reliefs donnent une idée exacte de ce que furent l'architecture et les arts sous les Perses et montrent à quel point ce peuple sut s'assimiler la civilisation des empires qu'il avait conquis, mais se montra incapable de créer aucune œuvre originale.

Elles exaspérèrent les Mèdes, et les contraignirent à chercher dans une union solide, la force de résistance nécessaire, les poussant ainsi vers cette unité nationale, que, laissés à eux-mêmes, ils n'eussent peut-être jamais atteinte.

Les premiers héros des tribus aryennes, Déjocès, Phraorte, prirent dans les légendes des proportions évidemment exagérées. L'œuvre de législation accomplie par l'un, les victoires attribuées à l'autre, durent être le fruit de longs tâtonnements et de rudes efforts et demander plus que deux vies d'hommes. Mais, comme toujours, l'imagination populaire condensa, sous un nom ou deux, une œuvre collective péniblement et lentement accomplie.

Ce n'est que vers la fin du VII^e siècle avant J.-C. qu'apparaît enfin un héros authentique, Cyaxare, qui, héritier des travaux accomplis par ses prédécesseurs, se trouve à la tête d'une véritable nation, celle des Mèdes, et reçoit l'hommage et le secours d'un peuple voisin, les Perses, encore divisé en tribus nombreuses, mais marchant, lui aussi, vers l'unité.

[702]

Cyaxare donna le premier aux Mèdes une armée nationale et régulière. Avec cette armée, il attaqua Ninive. Il allait en triompher, lorsqu'une invasion des Scythes recula son succès et la chute de l'Assyrie, qui touchait d'ailleurs à son déclin.

Sous ce nom général de Scythes, on désignait dans l'antiquité des populations barbares, aryennes ou touraniennes, établies au nord de la mer Noire et de la mer Caspienne, dans les vastes steppes de ce qui forme aujourd'hui une partie de la Russie asiatique et de la Russie européenne.

Les Scythes aryens portèrent aussi le nom de Cimmériens. Ils avaient, peu avant le règne de Cyaxare, ravagé et dominé toute l'Asie Mineure. Vaincus et entraînés par les Scythes touraniens, ils formèrent avec ceux-ci une redoutable multitude qui se jeta sur les provinces affaiblies et mal soudées de l'empire assyrien, et répandit l'épouvante d'Ecbatane jusqu'à Jérusalem.

Ces barbares furent pendant sept années maîtres de la Médie. Mais, impuissants à organiser leur conquête, ils s'usèrent par la dispersion, comme par mille excès, et virent s'éteindre bientôt leur domination passagère.

Cyaxare, s'aidant d'ailleurs de la trahison, massacra leurs chefs dans un festin, et délivra la Médie.

À peine remonté sur le trône, il reprit ses projets contre Ninive. S'alliant avec Nabopolossar, gouverneur de Babylone, il renversa l'empire assyrien et fit goûter à la Médie cette gloire militaire dont elle ne tarda pas à vouloir s'enivrer.

Cyaxare lui-même ne s'arrêta pas sur les bords du Tigre. Il conquit une partie de l'Asie Mineure, et ne fut arrêté que par la plus forte puissance de cette contrée, la Lydie, elle-même belliqueuse et jalouse de son indépendance.

Après six ans de lutte, une éclipse de soleil, survenue au moment de livrer bataille, ayant arrêté, les combattants, cet événement détermina la signature d'une trêve, qui donnait le fleuve Halys à la Médie comme frontière occidentale.

Cyaxare mourut quelque temps après. Il avait fondé l'empire des Mèdes. Il le légua, étendu et florissant, à son fils Astyage, qui ne chercha pas à l'agrandir.

Ce prince, pacifique et ami des plaisirs, n'avait pas l'énergie [703] nécessaire pour maintenir une puissance nouvelle et encore mal affermie. Par sa faute, la suprématie descendit du nord au sud et passa de la Médie à la Perse.

Un Perse obscur, Cyrus, qui, dès son plus jeune âge, avait montré des aptitudes extraordinaires et le goût du commandement, sut persuader à ses compagnons de travail que le sol ingrat de la Perse lassait inutilement leurs bras, tandis qu'ils pourraient employer ces mêmes bras à secouer le joug de la riche Médie et à en conquérir les fertiles vallées.

Il fut écouté, obtint l'appui du premier général d'Astyage, que celui-ci avait offensé ; puis, sûr de ses partisans et des intelligences qu'il s'était créées autour du roi des Mèdes, il marcha contre Ecbatane, capitale de la contrée du nord, s'en empara, renversa Astyage et prit sa place, mettant du même coup la Perse au premier rang dans la confédération aryenne qui grandissait au cœur de l'Asie.

Il était impossible que cet insurgé hardi, qui bientôt allait devenir le maître de tout le monde asiatique, ne vît pas les légendes se former autour de son nom comme les nuées à l'entour du front d'un géant des montagnes.

Le premier effort des historiens, en face de ces étonnantes ascensions d'un homme obscur au faite de la puissance et de la gloire, consiste à rattacher cet homme à quelque illustre famille.

Les traditions perses firent remonter l'origine de Cyrus aux rois de Médie, d'une part, et, d'autre part, à la race des Achéménides, la plus considérée de la Perse.

On forgea une histoire de persécution exercée par Astyage contre son petit-fils, qu'il aurait voulu faire disparaître, afin d'expliquer comment l'enfant avait passé les premières années de sa vie dans l'obscurité et parmi les derniers rangs du peuple.

Nous n'insisterons pas sur ces légendes, devenues si célèbres, grâce à la gravité d'Hérodote, qui les appuya, en y ajoutant son charme d'incomparable narrateur.

L'aventurier Cyrus, élevé sur le double trône des Mèdes et des Perses, ne trouva pas encore cette extraordinaire fortune à la hauteur de son ambition. C'était l'empire du monde qu'il lui fallait, et il ne tarda pas à le conquérir.

[704]

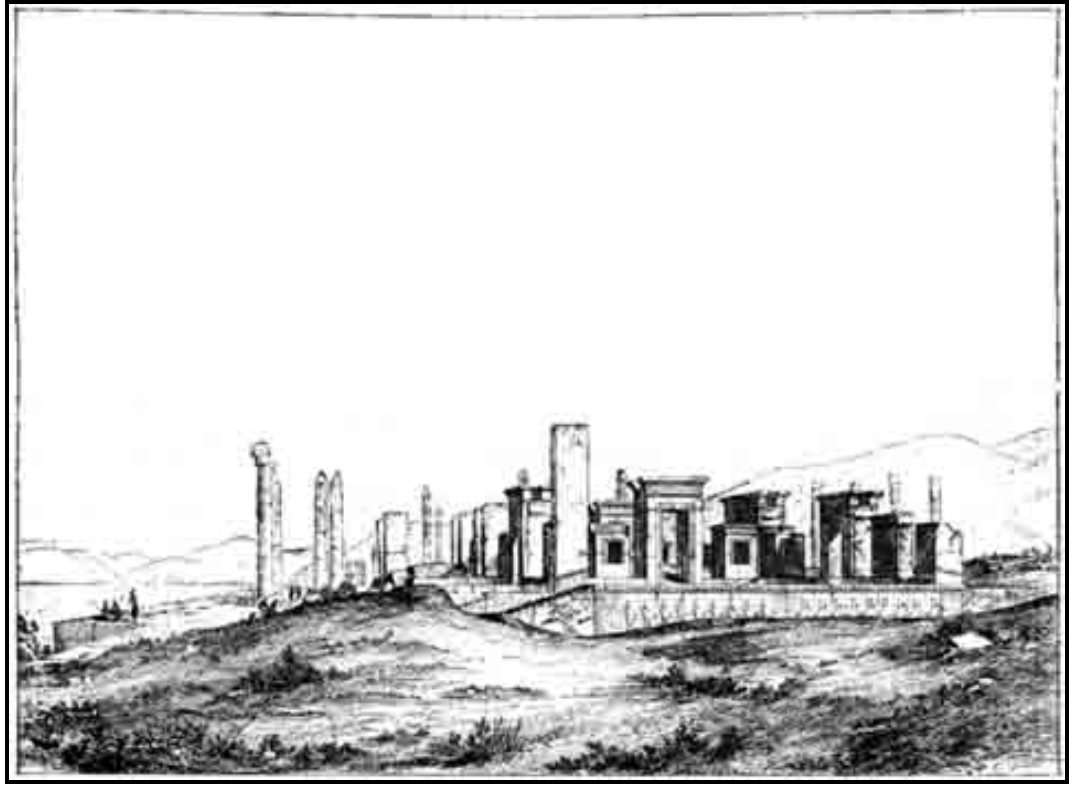
Deux puissances pouvaient encore rivaliser en Asie avec la Perse. C'était la Lydie, agrandie par Alyatte et son fils Crésus, et Babylone que Nabuchodonosor avait élevée à l'apogée de sa gloire.

Ces deux puissances, craignant l'empire naissant de Cyrus, se coalisèrent contre lui. Elles furent l'une après l'autre ruinées sans espoir de revanche.

La conquête de toute l'Asie Mineure suivit, pour Cyrus, la prise de Sardes et la défaite de Crésus. La chute de Babylone, dont il s'empara après un long siège, lui livra toute l'Asie antérieure jusqu'aux limites de l'Égypte.

Entre la destruction des deux puissances, qui s'opposaient à son extension du côté de l'Occident, Cyrus avait agrandi son empire vers l'Orient, par la conquête de la Bactriane et de la Sogdiane.

En dix années (549-539), Cyrus s'était emparé des vieux foyers de civilisation dont la gloire éclairait le monde depuis tant de

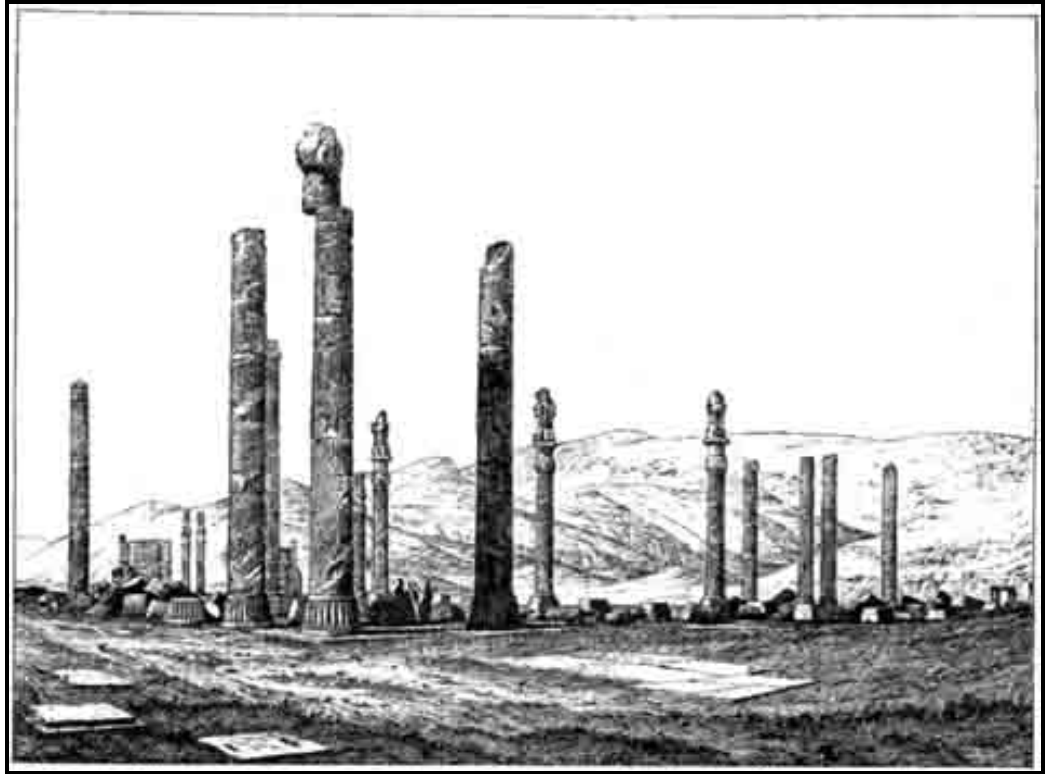


[Fig. 401](#). Ruines du palais de Darius, à Persépolis. Les portes qu'on voit sur le dessin sont la copie évidente de pylônes égyptiens. D'après Flandin.

[705]

siècles. L'Égypte seule resta en dehors de ses conquêtes. Quant à la Grèce, elle ne comptait pas encore.

En se substituant aux souverains de l'Assyrie et de la Babylonie, Cyrus héritait en même temps de leur formidable puissance. Jamais, depuis que l'humanité avait constitué des nations, autant de peuples divers n'avaient obéi aux lois d'un seul maître.



[Fig. 402.](#) Colonnes d'un palais de Persépolis. D'après Flandin.

Les historiens qui racontèrent l'œuvre de cet homme remarquable, ne s'accordèrent pas sur la façon dont il est mort.

Xénophon le fait expirer dans son lit, Ctésias au cours d'une guerre en Bactriane, Hérodote dans une lutte malheureuse contre Thomyris, reine des Massagètes.

Son fils Cambyse, qui lui succéda, acheva l'œuvre de Cyrus en ajoutant l'Égypte à son immense empire.

Cette fois, le but prodigieux du berger perse était atteint. La conquête du monde antique était terminée.

Après une usurpation du mage Smerdis, qui se fit passer pour [706] le deuxième fils de Cyrus, et après la mort de Cambyse, le trône de Perse se trouva occupé par Darius Ier.

C'était l'homme le mieux fait pour organiser les gigantesques États que Cyrus et Cambyse avaient réunis par la force sans les plier encore sous une même direction politique. Nous verrons comment il sut gouverner les peuples si divers de son empire en leur laissant leurs coutumes, leurs mœurs et leurs lois.

Les puissants monarques perses, qui tous suivirent l'exemple de Darius, appliquèrent les premiers cette politique large et éclairée, qui devait si bien réussir plus tard, d'abord aux Romains, puis aux Anglais dans l'Inde.

Alexandre, qui méconnut l'importance de ce principe et voulut transformer en Grecs tous les peuples qu'il soumettait, ne poursuivit qu'une absurde utopie et ne fit qu'une œuvre éphémère.

Darius, tout en étant un prince organisateur, n'abandonna pas les traditions conquérantes des rois qui l'avaient précédé. Il pénétra dans l'Inde et s'empara d'une partie du Pundjab, dont il fit une satrapie nouvelle.

Puis, arrêté à l'Orient par les formidables barrières que la nature a dressées au cœur de l'Asie, il se retourna vers l'Europe, entreprit une expédition contre les Scythes, qui, quoique malheureuse, ne fut pas sans fruit, car elle amena la réunion de la Macédoine à l'Empire.

Ce moment marque l'apogée de la domination des Perses. C'est alors, en 492, que s'ouvre le drame des guerres médiques.

La Grèce, chétive et encore presque sans histoire, se dresse en face de la formidable Asie, la tient en échec, écrase et disperse à Salamine les dix-sept cent mille hommes de Xerxès, fils de Darius, et va porter la guerre jusqu'au sein de l'empire.

Nous ne referons pas, après tant d'autres, le récit de Marathon, des Thermopyles, de Salamine, de Platée, de Mycale ; ces noms sont écrits en traits ineffaçables dans la mémoire de l'humanité.

Non seulement la Grèce défendit victorieusement son indépendance contre les Perses, mais elle rendit la liberté à la Macédoine, à la Thrace, à ses colonies de l'Asie Mineure. Elle aida puissamment l'Égypte, qui, dès les premières défaites des Perses, s'était empressée de secouer le joug.

[707]

Les règnes de Xerxès Ier, fils de Darius, d'Artaxerxès Ier, de Xerxès II, de Darius II s'usèrent dans ces luttes.

Malgré les révoltes, les foyers de rébellion qui naissaient de toutes parts après chaque victoire des Grecs, le grand empire tenait encore. La puissante organisation que lui avait donnée Darius maintenait contre tant de nations impatientes, l'œuvre gigantesque de Cyrus.

Toutefois moins de deux siècles après Cyrus, la décadence de l'empire avait commencé.

Les causes de cette décadence furent celles qui se produisirent chez tous les grands empires asiatiques. Créés par le génie d'un seul qui réunit tous les pouvoirs en sa personne, ils se dissocièrent aussitôt qu'ils n'ont plus un homme supérieur à leur tête. Les gouverneurs se révoltent, les populations profitent de l'occasion pour secouer le joug, l'anarchie devient générale, et de nouveaux envahisseurs peuvent s'emparer sans résistance de l'empire.

L'Asie d'ailleurs devenait bien vieille, la domination des Perses n'avait fait que continuer celles de Babylone et de Ninive. En héritant de leur puissance, ils avaient hérité de leur civilisation et de leur luxe. Les rudes guerriers de la Perse s'étaient amollis au contact d'une civilisation raffinée. Le vif et pur torrent de sang aryen apporté dans les veines du monde asiatique par les Mèdes et par les Perses, n'était pas assez abondant pour y renouveler les sources de la vie. Il se perdait dans les artères desséchées et arides de peuples usés, qui avaient donné au monde tout ce qu'ils pouvaient donner et ne demandaient plus qu'à s'endormir dans la torpeur du néant.

La race aryenne, qui devait renouveler en Europe la sève de l'humanité, n'avait pu développer en Asie qu'un rameau vigoureux mais isolé, bientôt étouffé par une végétation empoisonnée et désormais stérile.

Déjà c'était de l'Occident que ces peuples attendaient la force et la vie. Les chefs des dernières armées de l'empire étaient des Grecs. C'est avec des Grecs à la tête de leurs troupes et de leurs flottes que les derniers rois de Perse luttèrent contre les révoltes des provinces et les tentatives ambitieuses des satrapes.

Des tragédies de palais vinrent précipiter encore la ruine de la [708] monarchie de Cyrus. Artaxerxès III Okhos s'affermit sur le trône en massacrant tous les princes de sa famille. Il est lui même empoisonné. Son successeur meurt également de mort violente après quelques semaines de règne.



[Fig. 403.](#) Taureaux ailés du palais de Xerxès, à Persépolis. D'après Flandin.

Le dernier roi des Perses, Darius Codoman, monte sur le trône en 338 avant J.-C. Comme ses prédécesseurs, il est forcé de prendre les armes pour se défendre contre le péril qui grandissait toujours à l'Occident. Comme eux il voit avec effroi se dresser, au seuil de la sombre et brumeuse Europe, la Grèce charmante et redoutable, la vierge armée, symbolisée par la Minerve du Parthénon.

Une heure grave et solennelle a sonné dans l'histoire. Le centre de gravité du monde va se déplacer par une formidable oscillation. L'ad-

versaire que Darius Codoman voit venir à lui d'une marche rapide, marquant tous ses pas par une victoire, s'appelle Alexandre.

Le dernier grand empire asiatique s'écroule. Et la civilisation, qui, depuis l'origine des races, s'est développée du côté où le soleil se lève et sous des climats radieux, émigre vers des régions plus [709] sévères, là où l'azur pâle du ciel s'obscurcit de lourdes nuées, et où retentit toujours, comme un écho mélancolique, la plainte de l'Océan sans bornes, cet Océan qui deviendra son esclave et que les anciens ne connaissaient pas.

Le génie aryen, qui va sembler désormais, à la tête de l'humanité, être comme la colonne de feu guidant Israël au désert, n'a jeté en Perse qu'un transitoire éclat. Il va se rallumer en Europe et éclairer le monde d'une lumière nouvelle. Sur le plateau de l'Iran, ce génie ne fut que le continuateur des antiques et laborieuses races dont nous avons étudié les travaux. Il ne déploiera toute sa force originale que dans notre Occident, au seuil duquel nos présentes recherches s'arrêtent.

La civilisation des Perses est une civilisation intermédiaire. Ce peuple, héritier des vieux âges est en même temps le précurseur du monde moderne. C'est à ce titre surtout que son rôle et ses œuvres doivent nous intéresser.

[710]

LES PREMIÈRES CIVILISATIONS.

LIVRE SIXIÈME

**APPARITION DES ARYENS DANS L'HISTOIRE
DE LA CIVILISATION. LES PERSES ET LES MÉDES.**

Chapitre 2

**Institutions, mœurs
et coutumes**

Nous connaissons surtout les usages des Perses par les écrivains grecs : Ctésias, Hérodote, Xénophon, Diodore, Strabon. Le livre d'Esther nous a gardé le tableau fidèle de la cour du Grand Roi. Aucun détail politique, administratif, officiel, ne nous est inconnu. Mais il nous est difficile de pénétrer dans la vie privée des classes populaires, qui n'a guère laissé de souvenirs.

L'organisation politique de l'immense empire perse est une des plus remarquables de l'antiquité. Les Romains seuls et les Anglais ont su, par des moyens identiques, établir des dominations aussi solides et aussi étendues.

Le principe fondamental sur lequel s'appuya Darius, fils d'Hystaspe, pour organiser les vastes conquêtes de ses prédécesseurs, fut de laisser à chaque pays ses coutumes, sa religion, sa langue, ses magistrats, et, jusqu'à un certain point, son autonomie.

Ce n'était pas, en effet, un état homogène que ce prince avait à diriger. De l'Indus au Nil et de la mer Noire au golfe Persique, cent peuples divers étaient établis, parlant au moins vingt langages différents. Les soumettre tous aux mêmes lois eût été une entreprise ab-

surde autant que dangereuse, et dont le seul résultat aurait été de faire naître des résistances désespérées.

Darius ne demanda donc à ses nombreux sujets que des impôts réguliers, proportionnés aux ressources de chaque région, et des contingents militaires. Comme autorité, il ne fit peser sur eux que celle qui lui parut strictement nécessaire pour obtenir avec sûreté ces aliments de sa puissance : de l'argent et des soldats.

Il eut soin, tout d'abord, de créer dans l'empire des divisions nouvelles destinées à séparer les peuples trop semblables et à détruire [711] les groupements par races et par nations. Ses États furent divisés en dix-neuf satrapies, auxquelles il en ajouta bientôt une vingtième, celle de l'Inde.

Deux satrapies privilégiées, sur le dévouement desquelles on pouvait compter, l'Arménie et le Pont, gardèrent comme gouverneurs leurs rois héréditaires. De petits royaumes, entre autres ceux de l'Indus, subsistèrent également à l'intérieur des autres satrapies, et c'est pourquoi le souverain tout-puissant, maître de ces nombreux monarques, porta le titre de Roi des Rois ou de Grand Roi.

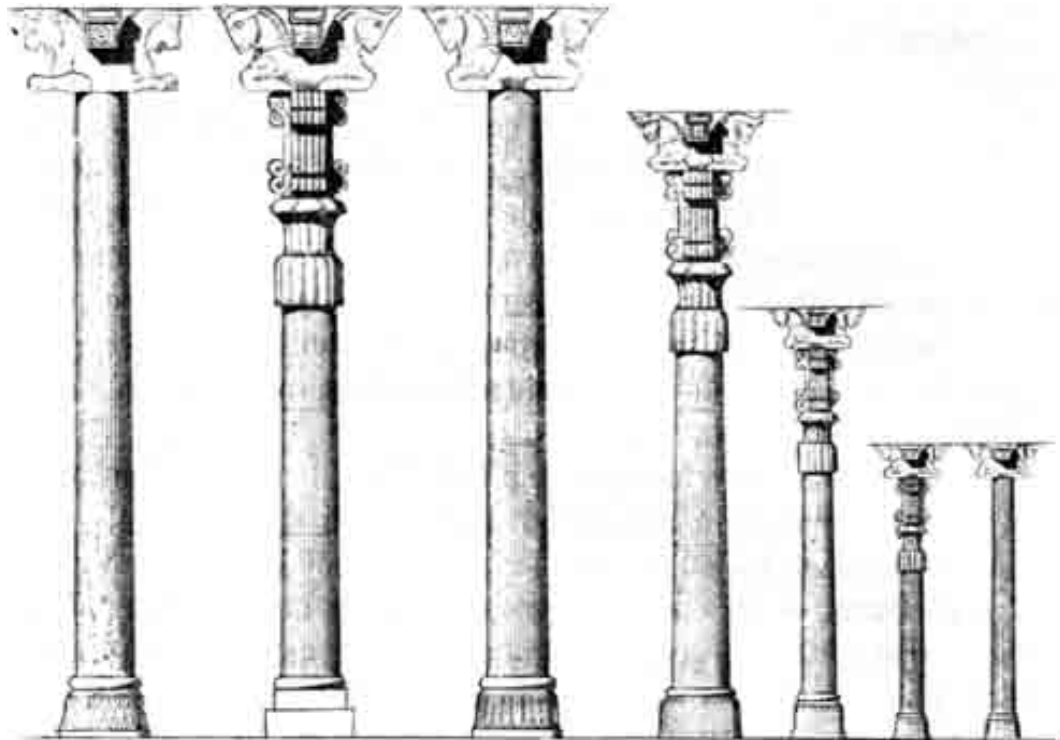
Mais les peuples mêmes qui perdirent leurs chefs nationaux gardèrent, comme nous le disions, leur administration et leurs lois. Le satrape, loin d'imposer les règlements propres aux Perses, veillait soigneusement à l'application de ceux en usage dans la contrée qu'il gouvernait. Il n'exerçait de contrôle direct que pour la perception des impôts et la levée des troupes, ayant des fonctions à peu près identiques à celles des résidents anglais actuels auprès des rajahs de l'Hindoustan.

Les immenses revenus que les rois de Perse tiraient de leur empire ont été évalués à plus de 662 millions de notre monnaie. Ils étaient payés en lingots ou en dariques - monnaie frappée à l'effigie de Darius - ou encore en pièces portant le sceau des petits souverains particuliers, car le droit de battre monnaie est un de ceux que les conquérants avaient sagement respectés.

De nombreux tributs en nature s'ajoutaient aux taxes régulières : la Médie envoyait des chevaux, des mulets, des moutons ; l'Égypte, les revenus de la pêche du lac Moeris ; Babylone, de jeunes eunuques.

La Perse proprement dite ne payait pas de tribut en argent, mais ses habitants offraient au roi des dons volontaires : coursiers, armes, étoffes, fruits, grains, meubles, bijoux, etc.

Auprès de la personne de chaque satrape était placé un secrétaire royal, sorte de surveillant ou d'espion, chargé de défendre les intérêts de la couronne et d'envoyer des rapports sur l'état des provinces. Le satrape, nommé par le roi, était mis à mort non seulement pour une tentative de révolte, mais souvent sur un simple soupçon. On expédiait vers lui son successeur, chargé de pleins [712] pouvoirs, et il était exécuté sans avoir le droit de présenter la moindre explication.



[Fig. 404.](#) Types divers de colonnes persépolitaines. D'après Flandin.

Les trois colonnes du côté gauche ont environ 20 mètres de hauteur, c'est-à-dire la dimension d'une maison à 5 étages.

Un général perse exerçait dans chaque satrapie l'autorité militaire. Les troupes en garnison comprenaient toujours un certain nombre de Perses, de Mèdes et de Saces, soldats absolument dévoués au pouvoir central.

Dans les expéditions générales, l'armée était commandée par un chef suprême ou deux tout au plus. La plupart du temps c'était le roi lui-même qui en prenait le commandement.

Les armées formaient des multitudes immenses. Il est probable cependant que les écrivains grecs en ont donné des chiffres exagérés, pour grandir encore de cette façon la gloire de leur patrie. Hérodote évalue l'armée de Xerxès à un million sept cent mille hommes.

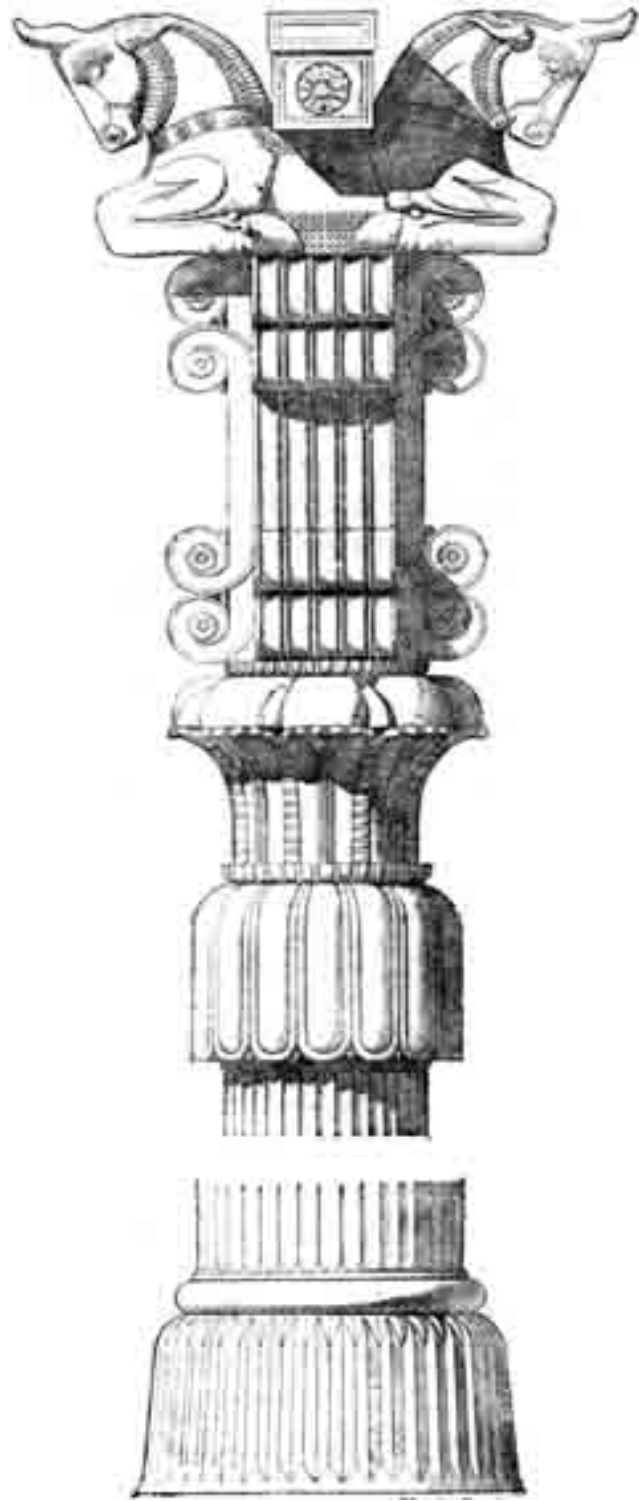
Il s'en fallait que toutes ces troupes fussent d'une valeur égale. Les Perses, exercés par une éducation toute martiale, en formaient [713] l'élite ; ils étaient surtout d'admirables cavaliers. Depuis eux, les Parthes - leurs élèves d'ailleurs sous ce rapport - et les Arabes, ont seuls mérité de leur être comparés. La cavalerie légère des Perses fondait sur l'ennemi comme la foudre, puis disparaissait avec la même rapidité. Son système était de harceler, de harasser l'adversaire.

Le soldat perse sautait à bas de son cheval ou se remettait en selle tandis que l'animal était au galop ; il lançait la flèche ou la javeline avec la même sûreté quelle que fut l'allure de sa bête.

La grosse cavalerie avait un autre genre de manœuvres. Elle formait une masse redoutable d'attaque, les hommes et les chevaux étant couverts de plaques de métal et de cottes de mailles, comme dans notre, moyen âge.

L'infanterie n'était pas moins vaillante et bien armée. Son équipement se composait de tiaras de feutre, de tuniques à manches, de cuirasses de fer à plaques imbriquées, de longs pantalons et de hauts souliers attachés avec des cordons ; ses armes étaient le bouclier d'osier, le court javelot, l'arc, les flèches, le poignard suspendu à la ceinture et tombant sur la cuisse.

Les soldats des différentes provinces de l'empire manquaient de la valeur et de l'ardeur des troupes



[Fig. 405.](#) Détails d'une colonne d'un palais de Persépolis. D'après Flandin.

[714]

perses ; ils remplaçaient mal la qualité par la quantité. On était souvent obligé de les mener sur le champ de bataille à coups de fouet, et, dès la première panique, leurs bandes effarées se dispersaient, semant le désordre parmi les troupes aguerries.

Chaque contingent marchait isolé dans son costume national. L'immense armée de Xerxès devait ainsi présenter le plus pittoresque des spectacles.

On y voyait les casques au cimier brillant des Assyriens et leurs cuirasses en lin matelassé ; les bonnets pointus des Scythes ; les tuniques blanches des Indiens ; les cimenterres des Caspiens et leurs sayons en poil de chèvre ; les longues robes retroussées des Arabes ; les peaux de léopard des Éthiopiens ; les toques de renard des Thraces et les casques de bois des habitants de la Colchide.

Au milieu de ce défilé venaient les statues des dieux et la personne sacrée du Grand Roi, qui ne marchaient pas confondus avec la multitude.

« À la tête du deuxième corps d'armée, » nous dit Hérodote, « étaient mille cavaliers choisis entre tous les Perses, suivis de mille hommes de pied armés de piques, la pointe en bas ; troupe d'élite, comme la précédente. Venaient ensuite dix chevaux sacrés niséens, avec des harnais superbes. On leur donne le nom de niséens parce qu'ils viennent de la vaste plaine niséenne, en Médie, qui en produit de grands. Derrière ces dix chevaux paraissait le char sacré de Jupiter, traîné par huit chevaux blancs, et derrière ceux-ci marchait à pied un conducteur qui tenait les rênes : car il n'est permis à personne de monter sur le siège. On voyait ensuite Xerxès sur un char attelé de deux chevaux niséens. Le conducteur allait à côté ; il était Perse, fils d'Otane, et s'appelait Patiramphès. »

Lorsque le roi était fatigué de se tenir sur son char, il prenait place dans une litière. Ce moyen de transport était en général réserve aux femmes.

Beaucoup de femmes suivaient l'armée dans les expéditions lointaines. Le roi et les grands seigneurs emmenaient les leurs, et, se fai-

saient suivre par un train de maison compliqué, voulant vivre à l'étranger avec tout le luxe de la cour de Suse ou de Persépolis.

Après leur victoire à Platées, les Grecs trouvèrent dans le camp de Mardonius :

« Des tentes tissées d'or et d'argent, des lits dorés, des lits argentés, des cratères, des coupes, et autres vases à boire qui étaient d'or ; et, sur des [715] voitures, des chaudières d'or et d'argent dans des sacs. Ils enlevèrent aux morts leurs bracelets, leurs colliers et leurs cimenterres qui étaient d'or, sans s'embarrasser de leurs habits de diverses couleurs. Les Ilotes volèrent beaucoup d'effets qu'ils vendirent aux Eginètes, et ne montrèrent que ce qu'ils ne purent cacher. Telle fut la source des grandes richesses des Eginètes, qui achetaient l'or des Ilotes, sans doute comme si c'était du cuivre. »

Pausanias, roi de Sparte et vainqueur de Mardonius, eut le dixième du butin, en y comprenant les femmes, les chevaux et les chameaux.

C'étaient donc des populations entières que les rois de Perse traînaient à leur suite en temps de guerre. La difficulté de nourrir tant d'hommes, de femmes, d'enfants et de gros animaux, fut toujours habilement prévue et l'on sut y faire face. Des bagages énormes accompagnaient les troupes, renfermant d'abondantes provisions de blé ; des vaisseaux chargés de vivres suivaient les côtes, et, en outre, des réquisitions étaient faites dans les pays qu'on traversait.

Ce qui manquait aux armées perses, c'était le matériel de siège ; elles ne semblent pas avoir fait grand usage des tours roulantes et des béliers. La ruse leur livra des places fortes, comme Sardes et Babylonie ; la famine fit tomber les autres entre leurs mains.

En général, les Perses se montrèrent assez cléments pour les vaincus. Ils n'exerçaient pas sur les prisonniers de guerre les atroces cruautés qui rendirent si terrible la domination assyrienne. Volontiers ils laissaient même aux princes qu'ils avaient soumis la liberté et parfois la couronne. Ceux qu'ils emmenaient captifs vivaient à la cour, entourés d'égards, comme Crésus.

La rébellion seule était sévèrement châtiée. La dureté avec laquelle Cambyse traita le roi d'Égypte Psamménit, eut surtout pour cause le massacre des messagers perses envoyés à Memphis pour traiter. Après

la révolte et la longue résistance de Babylone, Darius fit mettre en croix trois mille Chaldéens parmi les plus distingués de la ville.

La mutilation était un des moyens de répression les plus usités, aussi bien pour les crimes ordinaires que pour les attentats politiques.

Xénophon, pour prouver la vigilance exercée par le jeune Cyrus dans l'administration de sa satrapie d'Asie Mineure, fait observer [716] qu'on rencontrait sans cesse des gens auxquels il avait fait couper soit le nez, soient les mains, les oreilles ou la langue, en punition de quelque méfait.

Malgré le caractère relativement assez humain des Perses, leur histoire est pleine des traits de sanglante tyrannie attribués à leurs souverains. Mais il faut faire la part de l'autorité sans contrôle dont jouissaient ceux-ci, autorité qui devait porter leur orgueil jusqu'à la démente et leur rendre insupportable la moindre contradiction.

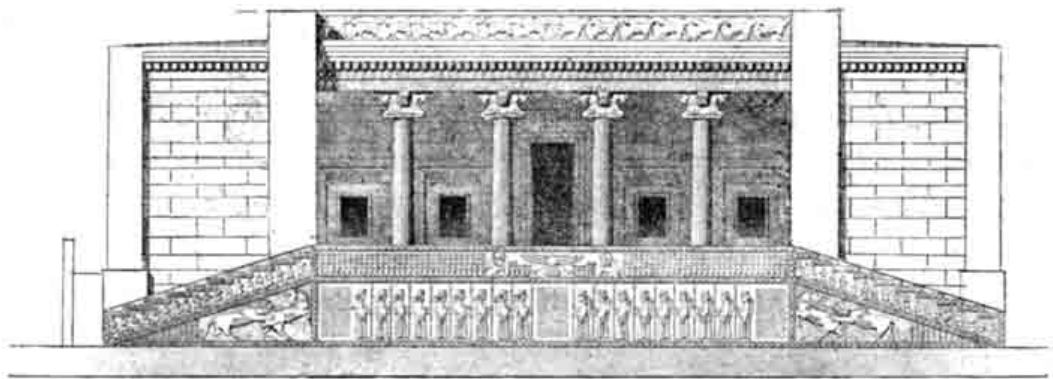
Nous voyons en effet Cambyse prendre pour cible le fils de Prexaspe, afin de prouver son adresse à l'arc, devant le malheureux père lui-même. Xerxès fait couper en deux le corps d'un jeune homme parce que la famille de celui-ci avait humblement demandé qu'il ne partît pas pour la guerre, envoyant du reste quatre de ses frères à l'armée. Amestris, femme de ce même Xerxès, fait saisir dans un accès de jalousie, la propre belle-fille du roi, lui fait couper les seins, le nez, les lèvres, la langue et les oreilles, et donne les débris sanglants à manger aux chiens, sous les yeux de l'infortunée.

La soumission des Perses à l'égard de leurs rois était absolue. Les personnages élevés recevaient du souverain les traitements les plus cruels et les plus outrageants sans oser faire entendre un murmure. Prexaspe voyant la flèche de Cambyse dans le cœur de son fils, dit simplement : « Je ne crois pas qu'un dieu même puisse tirer aussi juste. »

Cambyse encore, voulant épouser sa propre sœur, pour laquelle il éprouvait une vive passion, convoqua les juges royaux et leur demanda s'il n'y aurait pas quelque loi qui permît au frère de se marier avec sa sœur s'il en avait envie. Les juges lui répondirent, pour ne pas se compromettre, qu'il n'existait point de loi de ce genre, mais qu'il y en avait une qui permettait au roi des Perses de faire tout ce qu'il voulait.

Étant donné le danger de résister ouvertement au souverain, les Perses ne pouvaient se soustraire à sa tyrannie que par des conspirations.

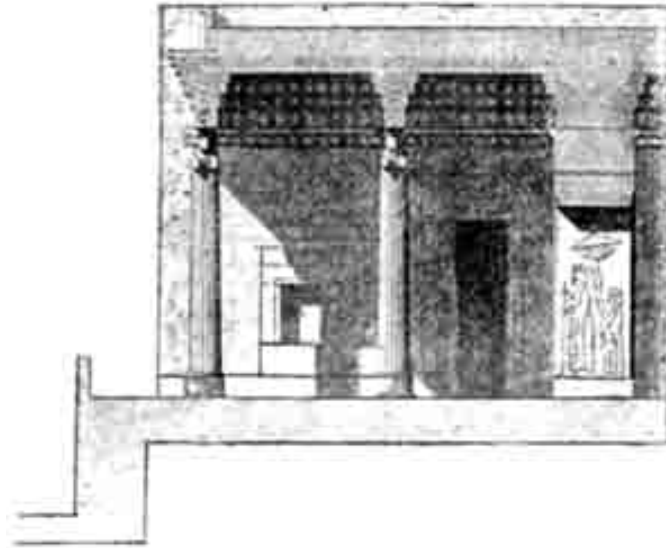
La plupart étaient découvertes, à cause des précautions extraordinaires dont s'entourait le roi. Nul ne pouvait pénétrer en sa présence sans y être invité, et celui qui osait le faire, fût-il de sang [717] royal, était immédiatement mis à mort. Le monarque seul pouvait sauver l'audacieux en étendant vers lui son sceptre.



[Fig. 406.](#) Restitution de la façade du palais de Darius, à Persépolis. D'après Flandin.



[Fig. 407.](#) Coupe transversale du palais précédent.



[Fig. 408.](#) Coupe longitudinale du même palais.

Ces mœurs nous sont dépeintes d'une façon tout à fait vivante dans les premiers chapitres du livre d'Esther.

Une conspiration a été ourdie contre le roi, au sein même du [718] palais, par deux de ses eunuques. Mardochée l'a sauvé en l'en avertissant.

Artaxerxès Mnémon (l'Assuérus de la Bible), vivant dans une crainte incessante, au milieu d'intrigues sans cesse renouvelées, n'en fait pas moins bon marché de l'existence des hommes, et, sur le conseil de son grand-vizir, ordonne, sans enquête, l'extermination de tous les Juifs restés dans Suse après la promulgation de l'édit de Cyrus.

Esther, pour sauver son peuple, brave la rigoureuse consigne qui défend à qui que ce soit de pénétrer en présence du monarque sans y être appelé, et serait mise à mort, si Assuérus, qui l'aime, n'étendait son sceptre vers elle.

Cette charmante Esther, qui a tout pouvoir sur le cœur de son époux, parvient à changer complètement les intentions du roi, et, par un capricieux revirement, celui-ci fait pendre son favori Aman à la potence préparée pour Mardochée.

Les mœurs despotiques, sanguinaires et voluptueuses des cours orientales se retrouvent avec leurs moindres traits dans le récit de cette intrigue de harem.

Le livre d'Esther nous peint en outre une foule d'usages très caractéristiques.

On y voit d'abord quel était le rôle du grand-vizir ou premier ministre. Le roi se reposait en tout sur lui d'une façon absolue, et ce haut dignitaire exerçait la souveraineté, ne différant du monarque que par les moindres honneurs qui lui étaient rendus.

Aussi lorsque Aman, croyant avoir mérité une faveur, veut désigner la seule qu'il puisse encore obtenir, il demande à être revêtu des vêtements royaux, à monter le cheval du roi et à porter la couronne.

Ce qui distinguait extérieurement le souverain, c'étaient, en effet, ses longues et magnifiques robes, et surtout sa coiffure, le *kidaris*, sorte de tiare évasée par en haut et entourée d'une bande bleue et blanche.

Si le roi accordait à un sujet un pouvoir presque égal au sien, c'est que la mollesse orientale s'empara bientôt de princes trop riches et trop puissants, dès que la période des conquêtes fut terminée.

[719]

Il fallait une forte dose d'énergie et une grande capacité de travail pour administrer directement les vingt satrapies, écouter les rapports que les courriers apportaient chaque jour, et peser toutes les questions soulevées à chaque instant sur tous les points de l'immense empire.

Le roi de Perse se faisait encore aider dans l'administration de l'empire par un conseil de sept membres. C'étaient de hauts seigneurs de Perse et de Médie, comme nous l'apprend la Bible.

C'est ce grand conseil qu'Assuérus consulte pour savoir comment il punira la désobéissance de la reine Vasthi.

Les eunuques étaient nombreux à la cour des rois de Perse, et paraissent y avoir joui d'une certaine influence.

La foule des officiers, des serviteurs, qui peuplaient la demeure royale était considérable. Le roi nourrissait journallement jusqu'à quinze mille personnes. Comment s'étonner que les groupes de palais

dont on a retrouvé les ruines à Suse et à Persépolis soient les plus vastes du monde.

Dans ces fastueuses demeures se donnaient des fêtes telles qu'aucune cour n'en célébra jamais ailleurs, pas même à Babylone.

Artaxercès Mnémon ou Assuérus, la troisième année de son règne, fit un festin pour tous les grands seigneurs du royaume et les gouverneurs de provinces, festin renouvelé journellement pendant six mois. Au bout de ce temps, un autre repas fut donné, dans le parvis du jardin royal, à tous les habitants de Suse, depuis le plus grand jusqu'au plus petit, et ce repas se prolongea pendant sept jours.

Voici, d'après le livre d'Esther, quelle était la décoration du palais durant ces réjouissances :

« Les tapisseries de couleur blanche, verte et d'hyacinthe, tenaient avec des cordons de fin lin et d'écarlate, à des anneaux d'argent et des colonnes de marbre ; les lits étaient d'or et d'argent, sur un pavé de porphyre, d'albâtre et de marbre tacheté. »

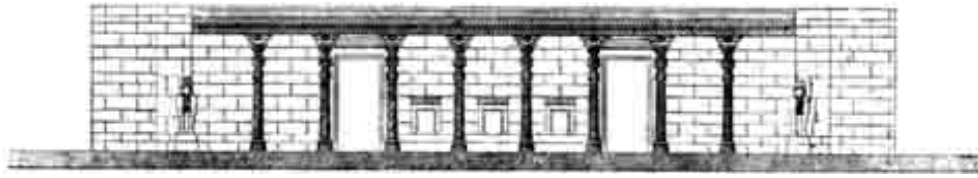
« On donnait à boire dans des vases d'or qui étaient de diverses façons, et il y avait du vin royal en abondance, comme le roi le pouvait faire. »

On trouve dans le même livre la trace d'une institution fameuse de Darius, c'est-à-dire de la première poste royale régulière qui ait été instituée.

[720]

Pour être sans cesse au courant de ce qui se passait dans ses vastes domaines, et pour faire parvenir partout ses ordres sans retard, Darius avait organisé un service de courriers, qui, par des relais bien disposés, desservait les satrapies les plus lointaines avec une étonnante rapidité.

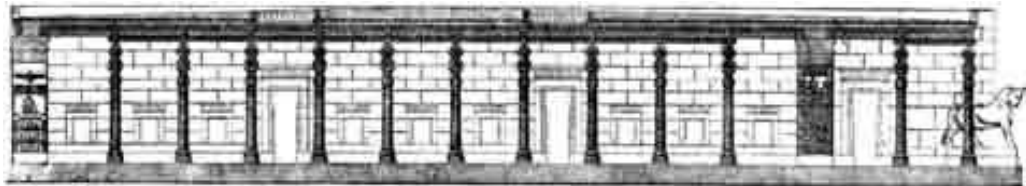
Lorsque les édits royaux arrivaient dans une province, ils étaient immédiatement traduits et promulgués dans la langue du pays, car, ainsi que nous l'avons vu, les souverains perses respectaient chez tous leurs sujets la langue et les institutions nationales.



[Fig. 409.](#) Restitution d'une colonnade d'un palais de Persépolis. (Façade principale.)

« Les secrétaires du roi furent appelés, » dit la Bible, « et l'on écrivit aux Juifs comme Mardochée le commanda, et aux satrapes, aux gouverneurs et aux principaux des provinces, qui étaient depuis les Indes jusqu'en Éthiopie, savoir, cent vingt-sept provinces, à chaque province selon sa façon d'écrire, et à chaque peuple selon sa langue, et aux Juifs selon leur façon d'écrire et selon leur langue. »

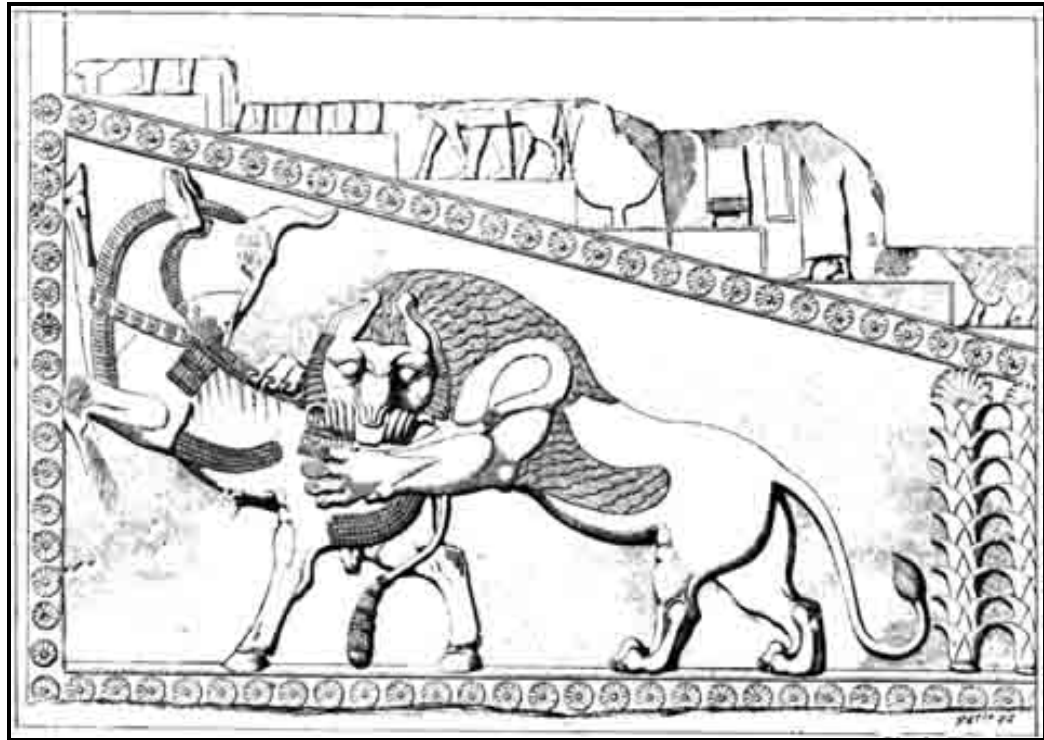
« On écrivit donc des lettres au nom du roi Assuérus ; et on les cacheta de l'anneau du roi ; puis on les envoya par des courriers, qui étaient montés sur des chevaux, des mulets et des juments. »



[Fig. 410.](#) Coupe du même palais. D'après Flandin.

L'anneau du roi, qui portait son cachet, était le plus important insigne de la toute-puissance. Tout édit revêtu de ce sceau était authentique et exécutable. Assuérus, voulant mettre Aman à même de satisfaire sa haine contre les Juifs, retira l'anneau qu'il [721] portait au doigt et le remit à son grand-vizir ; c'était le plus éclatant témoignage de confiance qu'un roi de Perse pût donner à l'un de ses sujets.

Les rois et les grands seigneurs n'écrivaient pas de leur main. Ils se servaient seulement d'un cachet, comme les Assyriens, en guise de signature. L'écriture était un métier exercé par les scribes.



[Fig. 411.](#) Bas-relief du palais de Darius, à Persépolis. D'après Flandin.

Nous voyons, par le livre d'Esther, que, dans les palais de Suse et de Persépolis, comme dans ceux de Khorsabad et de Koyoundjik, un corps de bâtiment isolé formait l'habitation des femmes.

Les rois de Perse possédaient en effet des harems nombreux, mais, parmi leurs femmes, une seule portait le nom d'épouse et le titre de reine. Les concubines passaient, à tour de rôle, une nuit dans les appartements du roi. Chacune se parait avec le plus grand soin, dans l'espoir que le souverain l'élèverait au rang de favorite.

La polygamie ne paraît pas avoir été très générale en Perse avant l'époque des grandes conquêtes. Les plus anciens livres du Zend-Avesta l'interdisaient. Mais les mœurs faciles des voluptueux empires [722] asiatiques n'eurent pas de peine à triompher sur le plateau de l'Iran de l'austérité primitive.

Les Perses semblent avoir appliqué les premiers à leurs femmes le système de réclusion strictement suivi de nos jours en Orient. Jamais les femmes perses ne se montraient en public. Lorsqu'elles sortaient, c'était soigneusement cachées sous les rideaux de leur litière. En fait

d'hommes, elles ne voyaient que leurs maris et leurs fils. Mardochée, oncle de la reine, ne peut approcher d'elle ; Otane, père de Phédyme, une des femmes de Smerdis le Mage, ne peut communiquer directement avec sa propre fille. Lorsque Esther reçoit Aman à sa table, c'est par une faveur toute spéciale du roi ; et Vasthi, première femme d'Assuérus, ne dut sa disgrâce qu'au refus, motivé par la force des coutumes, de paraître en un festin devant les seigneurs de la cour.

Ces règles étaient moins rigoureusement observées pour les concubines et pour les femmes du peuple.

Le plus grand mérite pour un Perse, après la valeur guerrière, c'était le grand nombre des enfants. Tous les ans le roi faisait distribuer des récompenses à ceux qui possédaient le plus de fils vivants.

S'il faut en croire Hérodote, l'énergie et la sobriété antiques des Perses s'étaient singulièrement atténuées par le contact avec les vieilles civilisations amollies et corrompues de l'Asie antérieure, et ils auraient été jusqu'en Europe chercher de nouveaux vices.

« Ils se portent avec ardeur aux plaisirs de tous genres dont ils entendent parler, » dit l'historien, « et ils ont emprunté des Grecs l'amour des jeunes garçons. »

Ils poussaient à l'excès le goût de la parure et des parfums. Les hommes comme les femmes portaient des étoffes magnifiques, et toute espèce de bijoux : bracelets, colliers, boucles d'oreilles. Ils se servaient de fards, de cosmétiques, de faux cheveux, et se faisaient des coiffures compliquées, superposant plusieurs rangs de boucles à la façon des Assyriens.

La chasse était une de leurs distractions favorites ; mais, à mesure qu'ils s'amollirent, ils l'abandonnèrent de plus en plus pour le jeu de dés.

[723]

La passion du jeu était aussi vive chez eux que chez leurs frères, les Aryens de l'Inde. Un des plus beaux hymnes du Rig-Véda, qui peint les entraînements de ce goût funeste, aurait pu être composé sur le plateau de l'Iran. Les Perses risquaient des enjeux énormes, et quel-

quefois jouaient leur propre personne ou celles de leurs enfants, qui devenaient esclaves du gagnant.

Une qualité distinctive des Perses était leur amour pour la vérité, leur horreur de toute tromperie, et même le mépris du commerce, qui ne peut réussir sans une certaine astuce.

« Il ne leur est pas permis de parler des choses qu'il n'est pas permis de faire, » dit Hérodote. « Ils ne trouvent rien de si honteux que de mentir, et, après le mensonge, que de contracter des dettes ; et cela pour plusieurs raisons, mais surtout parce que, disent-ils, celui qui a des dettes ment nécessairement. »

L'amour filial des Perses était très profond ; le respect pour leurs parents, très vif.

« Ils assurent, » dit encore Hérodote, « que jamais personne n'a tué ni son père ni sa mère, mais que, toutes les fois que de pareils crimes sont arrivés, on découvre nécessairement, après d'exactes recherches, que ces enfants étaient supposés ou adultérins. Car il est contre toute vraisemblance qu'un enfant tue les véritables auteurs de ses jours. »

Les rois eux-mêmes, malgré leurs caprices autoritaires, respectaient leur mère et suivaient ses avis. La reine mère occupait à la cour une plus haute position que l'épouse du souverain.

Les Perses avaient à un vif degré le sentiment de la hiérarchie sociale. Ils établissaient des nuances jusque dans la façon de saluer suivant la situation que les gens occupaient.

Hérodote donne à ce propos les curieux détails qui suivent :

« Quand deux Perses se rencontrent dans les rues, on distingue s'ils sont de même condition, car ils se saluent en se baisant à la bouche ; si l'un est d'une naissance un peu inférieure à l'autre, ils se baisent seulement à la joue ; et si la condition de l'un est fort au-dessous de celle de l'autre, l'inférieur se prosterne devant le supérieur. »

Il y avait donc chez les Aryens du plateau de l'Iran des classes très tranchées. N'étant pas comme ceux de l'Inde perdus au milieu d'une multitude de populations très inférieures, ils ne transformèrent pas comme eux-ci leurs classes en castes fermées. Cependant [724] ils s'estimaient d'une race fort supérieure à leurs sujets, et même aux antiques nations civilisées de la Mésopotamie ou de la vallée du Nil.

Citons encore Hérodote :

« Les nations voisines sont celles qu'ils estiment le plus, toutefois après eux-mêmes. Celles qui confinent à leurs voisins occupent le second rang dans leur esprit ; et, réglant ainsi leur estime proportionnellement au degré d'éloignement, ils font le moins de cas des plus éloignées. Cela vient de ce que, se croyant en tout d'un mérite supérieur, ils pensent que le reste des hommes ne s'attache à la vertu que dans la proportion dont on vient de parler, et que ceux qui sont les plus éloignés d'eux sont les plus imparfaits. »

Tout en n'ayant point établi le système rigoureux des castes, les Perses de haute naissance ne se mésalliaient jamais. Les rois ne choisissaient leur épouse légitime que dans un très petit nombre de familles nobles. Aussi la haute fortune de la Juive Esther fut-elle un cas tout à fait exceptionnel. Encore eut-elle soin de ne point révéler sa nationalité au roi avant d'être bien sûre de l'amour qu'elle inspirait, et ce fut l'extrême péril de son peuple qui seul put lui faire faire un aveu si dangereux pour elle-même.

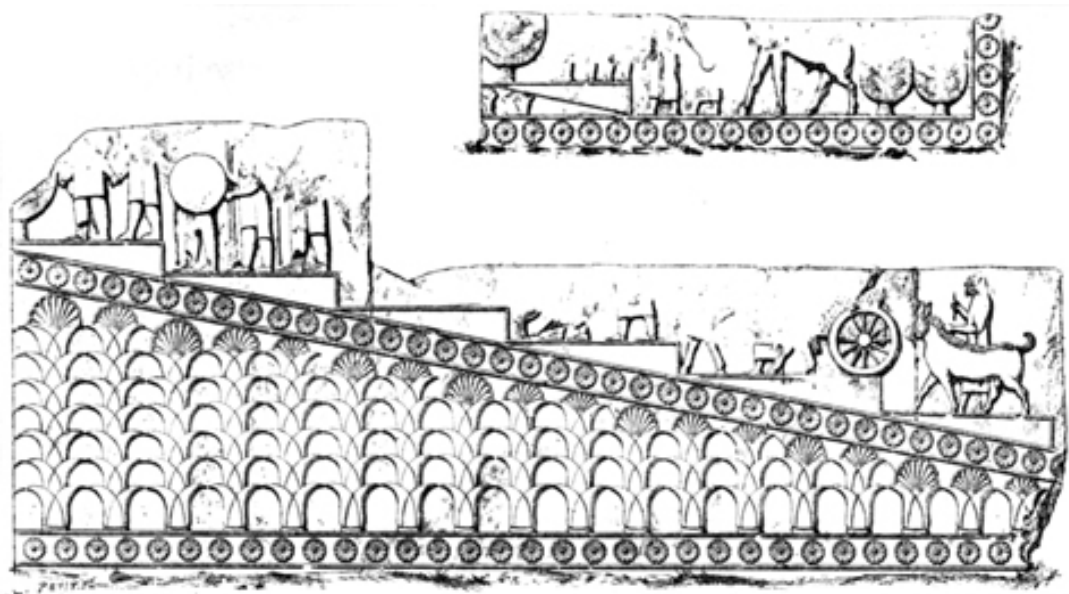
Toute la nation perse se divisait en dix tribus. Quelques-unes de ces tribus gardèrent les mœurs pastorales et nomades ; d'autres se livrèrent à l'agriculture, et les plus élevées comprirent l'aristocratie propriétaire du sol, qui occupait les hautes fonctions à la cour, dans l'administration et dans l'armée.

La culture de la terre fut toujours le premier souci des Perses, et le laboureur était aussi estimé chez eux que le marchand l'était peu.

Les habillements des riches étaient amples, de formes très variées et d'étoffes magnifiques. Ils portaient généralement une robe longue, des souliers, et, sur la tête, un bonnet de feutre ou un bandeau. Les

Perses furent les premiers à imaginer certains raffinements pour les vêtements de dessous, tels que chaussettes et caleçons ; ils connurent même l'usage des gants.

Hérodote prétend que les os de leur crâne étaient plus faibles que chez les autres hommes ; et il attribue ce fait, remarqué par lui sur les squelettes du champ de bataille de Péluse, à l'usage de porter de hautes tiaras qui affaiblissaient la tête. Ni cette particularité, [725] ni la raison qu'en donne l'historien grec ne paraissent suffisamment prouvées.



[Fig. 412.](#) Rampe du palais de Darius, à Persépolis. D'après Flandin.

Les Perses étaient certainement un peuple intelligent ; mais ils possédaient plutôt de vives aptitudes à s'assimiler les connaissances de leurs voisins que des facultés créatrices.

Nous verrons plus loin, dans le chapitre consacré à l'art, qu'ils n'ont absolument rien produit d'original.

Même dans leurs plus simples usages, ils ont vite cessé d'être personnels lorsqu'ils sont entrés en contact avec le reste de l'Asie.

Nul peuple n'a été plus promptement marqué par l'empreinte de ses voisins. Chaque conquête apporte de nouveaux éléments à l'art, à la

religion et même aux usages privés des Perses. On voit à la cour de Suse des médecins grecs, un oculiste égyptien, des architectes de Ninive, des sculpteurs de Babylone, des mages de la Médie, des ouvriers et des artistes de toutes les provinces de l'empire.

Tout aventurier de talent, forcé de quitter sa patrie par suite de quelque faute ou pour chercher fortune, était sûr de trouver bon accueil auprès du Grand Roi.

La conquête perse et le caractère assimilateur de ce peuple eurent pour effet de fondre ensemble, pour ainsi dire, tous les éléments [726] dispersés de la civilisation antique. À partir de Cyrus, le cœur de l'Asie fut comme une chaudière en ébullition où vinrent s'amalgamer tous les minerais précieux que la vieille humanité avait arrachés si difficilement du sein de la nature. L'héritage dont allait s'enrichir le merveilleux génie grec fut ainsi tout préparé pour être saisi et mis en œuvre par les compatriotes de Miltiade, de Thémistocle et d'Alexandre. Le foyer de la civilisation se déplaçait. Les Perses ne surent pas le garder en Orient, mais du moins ils surent en nourrir la flamme et l'alimenter de tous les matériaux amassés depuis soixante siècles sur différents points du monde. Leur rôle, pour être transitoire, n'en eut pas moins une immense importance.

[727]

LES PREMIÈRES CIVILISATIONS.
LIVRE SIXIÈME
APPARITION DES ARYENS DANS L'HISTOIRE
DE LA CIVILISATION. LES PERSES ET LES MÉDES.

Chapitre 3

La religion

Les grandes religions qui ont régné sur le monde ne nous sont guère connues que par les livres fondamentaux qui les enseignent, et c'est pour cette raison que les lois de leur évolution sont généralement si méconnues. Les religions comme les institutions, les littératures et les arts évoluent sans cesse : or des livres tels que les Védas, la Bible, l'Avesta, le Coran, ne nous représentent qu'un moment de cette évolution. Ce n'est que par voie d'analogie, en étudiant des religions pour lesquelles on peut puiser à d'autres sources - les monuments surtout - qu'il est possible de découvrir les lois générales du développement des croyances, telles que nous les avons exposées au commencement de cet ouvrage.

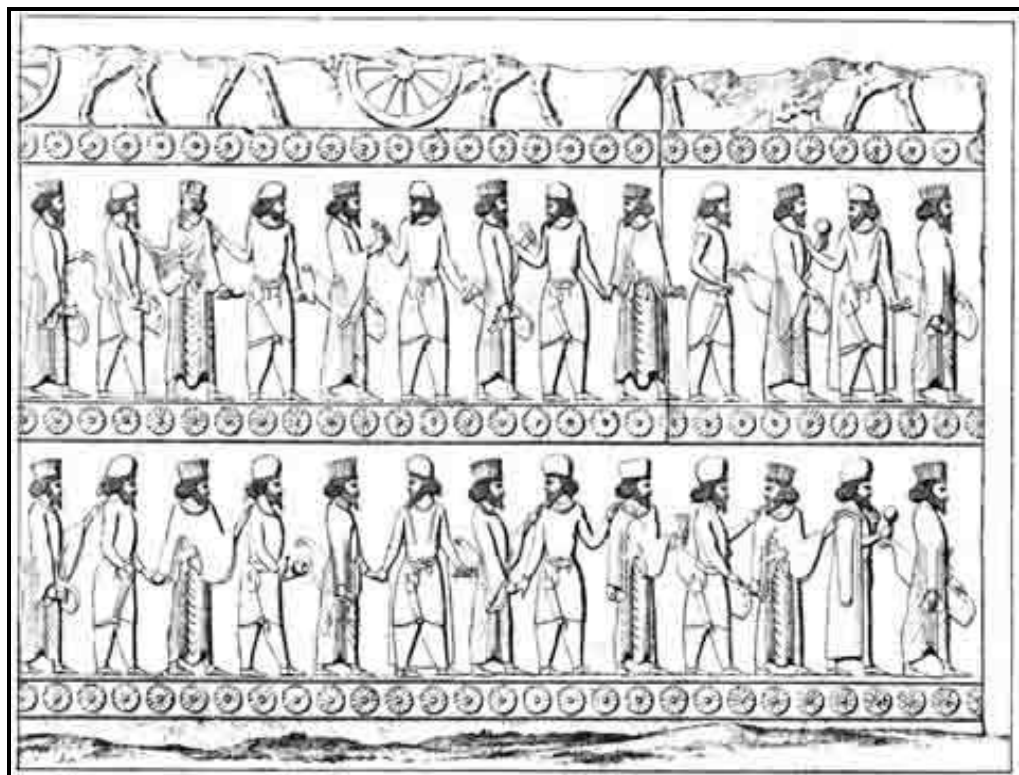
La religion des Perses, connue surtout par leur livre fondamental, l'Avesta, a déjà subi, quand elle apparaît dans l'histoire, une longue évolution et il est fort difficile de remonter pas à pas jusqu'à ses origines.

On peut cependant distinguer trois phases dans la religion des Iraniens, c'est-à-dire des Aryens. établis sur le plateau » de l'Iran :

- 1° Les vieilles croyances primitives, très analogues aux plus anciennes doctrines des Aryens de l'Inde, telles que nous les trouvons renfermées dans les Védas ;
- 2° La grande réforme attribuée à Zoroastre et qui créa le zoroastrisme ou mazdéisme ;
- 3° Enfin, le magisme, qui fut surtout la religion des Mèdes, et consista en un mélange des croyances aryennes avec les vieilles traditions scythiques et chaldéennes des peuples qu'ils avaient vaincus.

De ces trois phases, la plus importante fut celle qui vit fleurir les enseignements de Zoroastre.

[728]



[Fig. 413.](#) Guerriers perses. (Bas-relief de Persépolis.) D'après Flandin.

Que ce réformateur ait véritablement existé ou non, il est infiniment probable que l'ensemble de croyances qui porte son nom fut une œuvre collective lentement accomplie par de nombreuses générations. Cette religion représente la plus fidèle expression du génie mystique des Aryens iraniens après leur séparation d'avec leurs frères de l'Inde et avant leur contact avec les peuples touraniens, chamitiques et kouschites de l'Asie antérieure.

C'est donc au zoroastrisme proprement dit que nous donnerons la plus large place dans notre court résumé. Cependant, pour expliquer sa naissance, cherchons à jeter un coup d'œil dans les temps obscurs qui le précédèrent.

La tendance vers les grandes abstractions, vers le monothéisme vague, que nous avons constatée chez les Sémites nomades, se retrouve chez les primitifs Aryens. C'est que des causes semblables font naître inévitablement les mêmes effets.

Les ancêtres - au moins par la langue - des races indo-euro-

[729]



[Fig. 414.](#) Bas-relief de Persépolis. D'après Flandin.

[730]

péennes, menèrent longtemps, dans les vastes plaines qu'arrosent l'Iaxarte et l'Oxus, la vie des tribus sémitiques de l'Arabie. L'existence monotone des peuples pasteurs, mère des rêves indistincts et grandioses, fut identique dans la brûlante péninsule et dans le cœur âpre et sauvage du continent asiatique. Les pâturages étaient maigres et rares dans les deux régions ; les horizons y offraient les mêmes lignes droites et sans fin, et la même mélancolie. Aussi, malgré les différences profondes que montrèrent, en se développant, les deux races de Cham et de Japhet, leurs premières conceptions offrent une ressemblance frappante.

Plus tard, l'imagination exubérante des Aryens leur fit créer des mythologies compliquées ; il fallut que le calme génie des Sémites les ramenât aux idées simples, au monothéisme primitif. Mais tant que les premiers ne sortirent pas des vastes plaines unies que l'on considère comme leur berceau, ils gardèrent, dans leurs conceptions, et dans leurs rites, la simplicité absolue qui resta la caractéristique des seconds.

Dans les parties les plus anciennes des livres religieux de la Perse et de l'Inde, on retrouve les traces de ces premières traditions.

De grandes divinités flottantes, sans formes définies, et qui semblent n'être que les divers attributs d'un seul être suprême ; le culte des morts et celui des forces de la nature ; point de temples, point encore de sacrifices sanglants, point d'ordre sacerdotal constitué ; les rites naïfs que l'on rencontre au premier chapitre de la Genèse comme dans les plus vieux hymnes des Védas ; quelques pierres dressées sur une hauteur, arrosées d'huile ou de *sôma* ; parfois une flamme légère et brillante jaillissant sur l'humble autel ; les prières prononcées par le père de famille, seul prêtre autorisé, telles furent les premières pratiques religieuses des Aryens de l'Asie centrale comme des Sémites de l'Arabie.

Mais le genre de vie des premiers changea, et, dans des régions nouvelles, le génie ingénieux de leur race s'éveilla de diverses façons.

Une séparation profonde se produisit entre leurs tribus. Tandis que la plupart, s'arrêtant dans les vallées fertiles de la Bactriane, échangeaient leurs habitudes pastorales contre des mœurs agricoles, [731]

d'autres s'aventurèrent plus loin encore, et, tournant le massif de l'Hindou-Kousch, s'établirent dans le Pundjab.

En présence d'une nature nouvelle, les conceptions religieuses des Aryens se compliquèrent.

Le rameau indien, profondément impressionné, par les spectacles grandioses de l'Himalaya, de l'Indus et du Gange ; par les caprices foudroyants du climat ; par les désastreuses sécheresses suivies de torrents diluviens ; par tous les phénomènes dont l'Hindoustan est le théâtre, et en face desquels l'homme se sent si petit et trouve la nature si grande, pencha vers le panthéisme. Ses dieux ne prirent des formes distinctes que pour se confondre avec les forces de l'univers. Et peu à peu fut créée cette religion naturaliste du Rig-Véda qui anime le monde avec une puissance si étrange, donnant une vie frémissante et consciente aux nuages, à la foudre, aux vents, aux fleuves, aux montagnes, aux forêts, et faisant de l'homme le jouet ignorant et tremblant de ces capricieuses manifestations de l'âme universelle.

Le rameau iranien, demeurant dans un tout autre milieu, ne pouvait devenir panthéiste. Les vallées dans lesquelles s'il se fixa avant d'escalader le plateau de l'Iran, l'invitèrent à devenir essentiellement agricole. Dès qu'il commença à labourer, à semer, il fut frappé de la peine avec laquelle l'homme arrache au sol les moissons ; il vit dans le travail du paysan une lutte perpétuelle dans laquelle son énergie et sa volonté se trouvent aux prises avec la dureté rebelle de la terre, et dans laquelle aussi les pluies bienfaisantes, les féconds rayons ont pour adversaires les sécheresses dévorantes et les fureurs de la grêle.

L'antagonisme du bien et du mal dans la nature physique lui apparut avec tant d'évidence qu'il fut conduit au dualisme, et qu'il soumit l'univers entier, dans le domaine matériel comme dans le domaine spirituel, au double pouvoir mystérieux qui semblait se heurter dans l'étroite limite de son champ.

Les Aryens iraniens furent les premiers qui constituèrent une religion tout entière sur la base fondamentale du dualisme. Pourtant, bien avant eux, cette théorie de la lutte perpétuelle de la lumière contre les ténèbres, de la santé contre la maladie, de la vertu contre le vice, avait été entrevue par les Égyptiens et par les [732] Chaldéens. Nous avons montré quel rôle cette conception jouait dans les croyances religieuses des deux peuples, et nous n'avons pas hésité à rattacher à la religion

des seconds le dualisme distinct et raisonné de leurs héritiers, les Perses.

Il est évident qu'en se rapprochant de la Mésopotamie, cet antique foyer de lumière, de science et de foi, les Iraniens, même encore nomades et barbares, durent en recevoir quelques rayons, et il faut ajouter cette influence à celle que nous avons reconnue comme étant celle de leur nouveau milieu.

C'est durant leur séjour en Bactriane que les Aryens groupèrent leurs croyances en corps de doctrines, et créèrent la religion à laquelle on a donné le nom de *mazdéisme*.

Leurs livres sacrés, dont l'ensemble forme le Zend-Avesta, gardent la trace d'une réforme, qui aurait établi cette religion, et dont l'auteur serait un nommé Zarathustra (splendeur d'or), que nous appelons Zoroastre.

Il est impossible de connaître la vie de Zoroastre ou de savoir seulement s'il a existé. Les historiens qui en ont parlé, Pline entre autres, se sont fait l'écho de légendes fort anciennes et se sont accordés pour lui attribuer une très haute antiquité. S'il a vécu, il n'a certainement pas été postérieur au VIII^e siècle avant Jésus-Christ.

Son imposante et vague figure flotte dans les ténèbres des temps impénétrables, et paraît avoir l'importance de celle d'un Bouddha ou d'un Jésus.

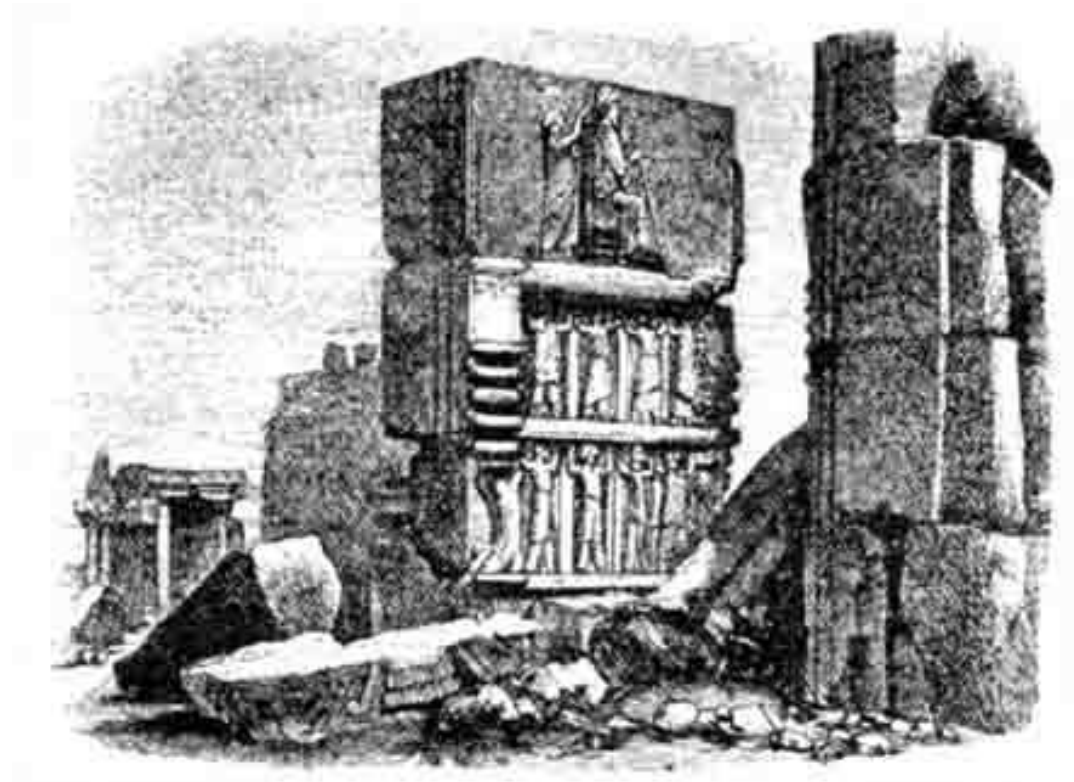
Les événements de sa vie ressemblent, d'après les traditions, à ceux que l'on retrouve dans l'existence de tous les grands réformateurs.

L'isolement, la méditation, les dialogues face à face avec l'Être suprême, les tentations, les miracles, en forment les principaux traits et rappellent toutes les légendes dont s'entourent les noms de Moïse, de Çakya-Mouni, du Christ et de Mahomet.

Il paraît vraisemblable qu'à un certain moment un homme de génie ait réuni, condensé, personnifié les croyances flottantes qui commençaient à dominer parmi les Iraniens, comme d'autres l'ont fait chez les Hindous, chez les Juifs, chez les Arabes.

La réforme à laquelle Zoroastre donna son nom paraît avoir eu [733] lieu en Bactriane. Elle fut altérée plus tard en Médie, où prédomina le magisme, mais elle se conserva toujours assez pure dans la

Perse proprement dite. Trois siècles après Jésus-Christ, la dynastie des Sassanides lui assura un dernier triomphe et courba de nouveau l'Iran sous la loi religieuse du Zend-Avesta.



[Fig. 415.](#) Débris de la porte de la salle aux cent colonnes, à Persépolis. D'après Rawlinson.

Aujourd'hui le mazdéisme ne se conserve à peu près sous sa forme primitive que chez les Guèbres ou Parsis de l'Inde, population dispersée dans le Guzerat aux environs de Bombay.

Cette religion était au début très élevée, très simple, d'un spiritualisme presque absolu. Les complications matérialistes qui s'y mêlèrent, la personnification des forces de la nature sous la forme de génies bienfaisants ou malfaisants, l'adoration directe du feu, les sacrifices sanglants, l'influence de la caste sacerdotale, les traditions relatives à la création, au paradis terrestre, au déluge, résultèrent de modi-

fications postérieures, dues à l'action des éléments scythes et chaldéens.

Comme il est impossible de suivre pas à pas les différentes phases que traversa le mazdéisme dans son évolution, nous allons décrire la religion de Zoroastre telle qu'elle fleurit au temps le plus brillant de l'empire perse, c'est-à-dire sous Cyrus et les premiers Achéménides, vers l'époque environ où Hérodote écrivait.

Les Iraniens avaient alors une cosmogonie tout à fait opposée aux conceptions panthéistiques de leurs frères, les Aryens de l'Inde. [734] Ils se représentaient la divinité comme indépendante de l'univers, et comme ayant tout tiré du néant par sa seule volonté et par la puissance du Verbe. Leur récit de la création se rapproche beaucoup de celui de la Genèse.

Ahura-Mazda (Ormuzd), le grand dieu des Perses, parlant à son prophète Zoroastre, lui dit :

« J'ai prononcé cette Parole, qui contient le Verbe et son effet, pour obtenir la création du ciel, avant la création de l'eau, de la terre, de l'arbre, de la vache quadrupède, avant la naissance de l'homme véridique à deux pieds. »

Cet Ahura-Mazda, maître et créateur de l'univers, en est aussi la Providence. C'est lui qui donne et entretient la vie de tous les êtres, qui fait prospérer les États, qui rend la terre fertile, qui inspire les bonnes pensées. Tout ce qui est beau, sain, vertueux, utile et heureux sur la terre est son œuvre.

Il ressemble au Iahvé des Israélites ; non pas à la sombre idole, avide de massacre et de sacrifices, qui présidait à l'époque héroïque de l'établissement en Palestine, mais à l'Éternel spiritualisé et affiné des prophètes.

Cette analogie fut sentie très vivement par les Juifs et par les Perses lorsque la prise de Babylone par Cyrus mit les deux peuples en présence.

Lorsque le conquérant parle du dieu des vaincus, comme lorsque les écrivains d'Israël font mention d'Ahura-Mazda, ils n'établissent aucune distinction ; les deux personnalités divines se confondent.

« L'Éternel, le Dieu des cieux », déclare Cyrus, « m'a donné tous les royaumes de la terre, et lui-même, m'a ordonné de lui bâtir une maison à Jérusalem, qui est en Judée. »

Et Isaïe dit de son côté :

« Ainsi a dit l'Éternel à son oint, à Cyrus... »

Ahura-Mazda, dont le nom signifie « le souverain et l'omniscient », est une personnalité divine fort élevée, et que les Iraniens auraient peut-être adorée exclusivement dans un monothéisme infiniment plus pur que celui d'Israël, si le grand problème de l'existence [735] du mal dans le monde n'était venu tourmenter leurs esprits.

Ne pouvant admettre qu'Ahura-Mazda, tout-puissant et infiniment bon, fût l'auteur des maux sans nombre qui désolent la surface de la terre, les créateurs du mazdéisme opposèrent à leur dieu du bien un dieu du mal. En face d'Ahura-Mazda, ils placèrent Agra-Mainyous (Ahriman).

Cette divinité funeste a quelque ressemblance avec le Satan biblique. Mais, au lieu d'être simplement un ange révolté, il participe de la nature même des dieux ; il est le frère d'Ahura-Mazda, possède une puissance égale à la sienne, et, comme lui, a existé de toute éternité dans le passé. En outre, son rôle ne se borne pas, comme celui du tentateur juif et chrétien, à induire les hommes au mal : Ahriman est l'auteur de tout ce qui est mauvais, non seulement dans l'ordre moral, mais dans l'ordre matériel. C'est lui qui déchaîne l'ouragan sur les récoltes, qui fait naître les maladies, les difformités, la laideur ; il est le père de la nuit, tandis qu'Ahura-Mazda est le père du jour ; il étend à la surface de la terre les grands espaces arides et désolés, qui résistent à toute culture ; le froid, la faim, la mort, comme l'incrédulité, le mensonge et l'impureté, sont ses œuvres.

Une lutte perpétuelle est ouverte entre le dieu du bien et le dieu du mal, entre Ahura-Mazda et Agra-Mainyous (Ahriman). C'est là le fameux dualisme qui fait le fond de la religion perse.

L'univers est un champ de bataille, et, comme dans tout combat formidable, ce ne sont pas seulement deux adversaires, ce sont deux armées qui sont en présence. Chacun des chefs a sous ses ordres d'innombrables, génies, dont les uns s'acharnent à créer, les autres à détruire, les premiers à propager tout ce qui est bon, les seconds à multiplier tout ce qui est mauvais.

Une hiérarchie parfaitement distincte, et la même pour l'armée du bien comme pour l'armée du mal, distinguait les différentes espèces de génies.

Immédiatement au-dessous de chaque divinité venaient six grandes puissances, malfaisantes ou bienfaisantes. Après celles-ci, des milliers d'esprits, anges ou démons, se subdivisaient encore en classes plus ou moins élevées.

Une catégorie curieuse était celle des *fravashi*, sortes de [736] doubles de tous les êtres vivants, types spirituels des créatures charnelles, à la fois intercesseurs et représentants des hommes devant Dieu.

Chaque fois qu'un enfant venait au monde, un fravashi s'attachait à sa personne, le protégeant un peu à la façon d'un ange gardien ; il le suivait dans toute son existence et ne le quittait qu'à sa mort. Plus un homme était vertueux, plus son fravashi était bienfaisant et puissant.

Tous ces génies, qui se personnifièrent de plus en plus et formèrent une immense légion dans le panthéon iranien, n'étaient au début que de simples attributs de la divinité.

On ne songeait ni à les voir agir d'une façon indépendante, ni à les individualiser, ni à les adorer.

Le mazdéisme primitif se distinguait par une opposition manifeste à toute idolâtrie. Son dualisme ne sombra que peu à peu dans un polythéisme mitigé. Au temps d'Hérodote, les Perses avaient conservé les vieilles traditions qui leur interdisaient les temples et les images taillées ; cependant ils adoraient séparément certains de leurs génies, qu'ils confondaient avec les idoles des peuples qu'ils avaient vaincus ou bien avec les dieux védiques.



Fig. 416. Souverain perse luttant contre un lion. (Bas-relief de Persépolis.)
D'après Rawlinson.

« Les Perses », dit l'historien grec, « n'élèvent aux dieux ni statues, ni temples, ni autels : ils traitent au contraire d'insensés ceux qui le font ; c'est, à mon avis, parce qu'ils ne croient pas, comme les Grecs, que les dieux aient une forme humaine. Ils ont coutume de sacrifier à Jupiter sur le sommet des plus hautes montagnes et donnent le nom de Jupiter à toute la circonférence du ciel. Ils font encore des sacrifices au Soleil, à la Lune, à la Terre, au Feu, à l'Eau et aux Vents, et n'en offrent de tout temps qu'à ces divinités. Mais ils y ont joint dans la suite le culte de Vénus céleste ou

Uranie, qu'ils ont emprunté des Assyriens et des Arabes. Les Assyriens donnent à Vénus le nom de Mylitta, les Arabes celui d'Alitta, et les Perses l'appellent Mitra. »

[737]

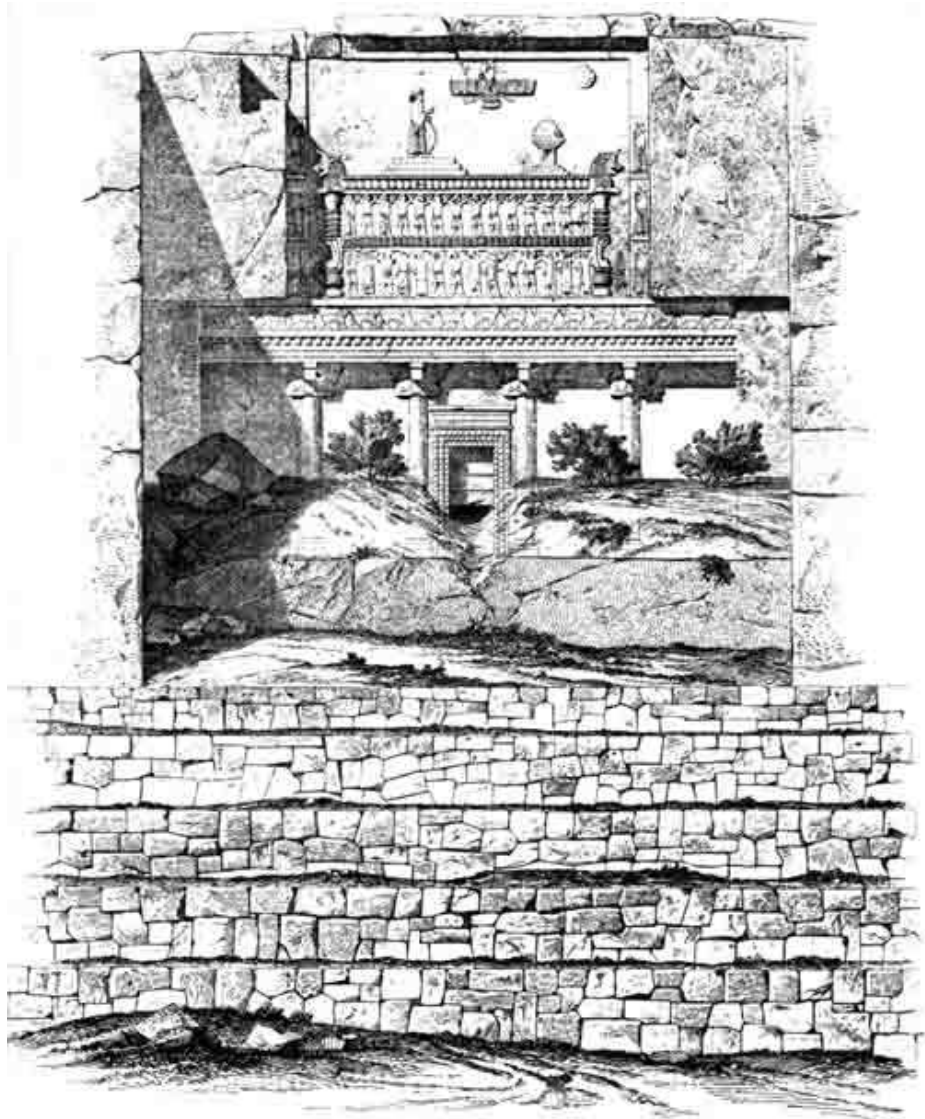


Fig. 417. Tombe de Darius, fils d'Hystaspe. D'après Flandin.

À la partie supérieure du tombeau on voit le roi en adoration devant le dieu Ormuzd et l'autel du feu. Les monuments funéraires de Cyrus et de ses ancêtres étaient des tours carrées comme les tombes lyciennes ; ceux de Darius et de ses successeurs sont, comme les spéos des dernières dynasties égyptiennes qui leur ont servi de modèles, creusés dans le flanc des montagnes.

On le voit, le culte, d'abord très spiritualiste, des Iraniens, s'était peu à peu mêlé d'une forte dose de naturalisme. Cependant Hérodote se trompe en disant que les Perses offraient des sacrifices à la Terre, au Feu, à l'Eau et aux Vents. Les quatre éléments étaient sacrés pour eux, mais n'étaient point considérés comme des divinités.

[738]

Les victimes devaient être immolées en présence de ces éléments, mais sans les souiller. Le feu était trop pur pour dévorer les chairs, le sang ne pouvait tomber dans une rivière, le corps ne devait, en se corrompant, infecter ni l'air, ni le sol. On évitait ces profanations en mangeant les membres de la victime dans des repas sacrés.

L'embarras n'était pas moins grand pour l'ensevelissement des morts. On ne pouvait faire disparaître un cadavre ni par submersion, ce qui eût souillé une rivière, ni par inhumation, ce qui eût profané la terre, ni en le brûlant, par respect pour la flamme, ni en le laissant se corrompre au grand air dans le souffle sacré des vents.

La seule façon de s'en tirer était de le faire dévorer par des êtres vivants. Aussi les Perses construisaient-ils de grandes tours rondes, dans lesquelles ils exposaient les corps de leurs morts dont les oiseaux de proie faisaient leur pâture.

Un de ces singuliers cimetières existe encore à Bombay, pour les Parsis de l'Inde, et porte le nom significatif et lugubre de « Tour du Silence. »

Des tombeaux somptueux furent cependant élevés par les Perses à leurs souverains, car il existait un moyen terme qui permettait d'enterrer les morts sans commettre un sacrilège. On enduisait le cadavre de cire pour en éviter le contact au sol avoisinant.

« Les usages relatifs aux morts étant cachés, je n'en puis rien dire de certain », écrit Hérodote. Les Perses prétendent qu'on n'enterre point un corps qu'il n'ait été auparavant déchiré par un oiseau ou par un chien. Quant aux mages, j'ai la certitude qu'ils observent cette coutume, car ils la pratiquent à la vue de tout le monde. Une autre chose que je puis assurer,

c'est que les Perses enduisent de cire les corps morts et qu'ensuite ils les mettent en terre. »

L'usage des sacrifices sanglants paraît ne s'être introduit qu'assez tard chez les Perses. Zoroastre défendait de tuer tout être vivant créé par Ahura-Mazda. Les animaux nuisibles étant l'œuvre d'Agra-Mainyous devaient au contraire être exterminés. C'était une des principales occupations des mages, à ce que raconte Hérodote, de tuer les fourmis, les serpents, les sauterelles et autres créatures nuisibles.

La victime que les Perses considéraient comme la plus agréable [739] à leur dieu était le cheval. Hérodote nous parle d'un sacrifice de chevaux blancs accomplis sur les bords du Strymon. Les mages, d'après un usage scythique introduit par eux dans la religion iranienne, tirèrent des présages des entrailles des victimes.

C'était au moment de la fameuse expédition de Xerxès contre les Grecs. S'il faut en croire Hérodote, des sacrifices humains furent alors accomplis pour assurer le succès de l'entreprise, et ces sacrifices n'eussent pas été les seuls de ce genre qu'eussent pratiqués les Perses.

« Ayant appris, » dit l'historien, « qu'ils se trouvaient dans un canton appelé les Neuf-Voies, ils y enterrèrent tout vifs autant de jeunes garçons et de jeunes filles des habitants du pays. Les Perses sont dans l'usage d'enterrer des personnes vivantes ; et j'ai ouï dire qu'Amestris, femme de Xerxès, étant parvenue à un âge avancé, fit enterrer quatorze enfants des plus illustres maisons de Perse, pour rendre grâce au dieu qu'ont dit être sous terre. »

De telles coutumes ne furent introduites dans le mazdéisme que par les mages de Médie, caste sacerdotale établie dans le pays bien avant l'invasion des Iraniens, et qui sut se faire admettre parmi les Aryens comme une tribu nouvelle, puis conquérir peu à peu sur les vainqueurs l'influence dont ils avaient joui chez les vaincus.

Ils s'établirent comme intermédiaires entre les dieux et les hommes ; nulle cérémonie religieuse ne put être accomplie sans eux. « Sans mage, point de sacrifice possible, » dit Hérodote. L'astrologie, les incantations, les exorcismes, la divination furent mêlés par eux aux simples pratiques de l'ancien culte zoroastrien. L'usage de prédire

l'avenir d'après la disposition de brins de tamaris réunis en faisceau fut transmis par eux des Scythes aux Mèdes ; chez les premiers c'étaient des roseaux ou des baguettes de saule qui servaient à ce genre de divination ; en Médie, on ne voyait jamais un mage sans son *bareçman*, ou bouquet de tamaris.

Il y eut parfois chez les Iraniens de violentes réactions politiques et religieuses contre l'ambition envahissante des mages. La *magophonie*, ou massacre des mages, qui suivit le renversement du faux Smerdis, devint un anniversaire joyeusement célébré en Perse, et durant lequel aucun mage n'osait se montrer en public.

Le magisme ne fut pas d'ailleurs la seule hérésie qui vint altérer les doctrines du mazdéisme primitif.

[740]

Une des plus célèbres fut le zarvânisme, sorte de tentative monothéiste, qui mettait au-dessus d'Ahura-Mazda et d'Agra-Mainyous un dieu unique, éternel, nommé Zarvân-Akarana ou le « Temps sans bornes. » Cette conception finit par triompher chez les partisans du mazdéisme, bien qu'elle soit relativement récente, et qu'on n'en trouve aucune trace dans les écrits contemporains de la réforme zoroastrienne.

Voici, d'après les zarvâniens l'origine des dieux et du monde :

« Avant que rien existât, ni ciel, ni terre, ni aucune des créatures qui sont dans le ciel et la terre, il y avait un être appelé Zarvân, nom que l'on interprète « fortune » ou « gloire ». Pendant mille années, Zarvân sacrifia, pensant qu'il lui naîtrait un fils nommé Ahura-Mazda, qui ferait le ciel et la terre et tout ce qu'ils contiennent. Et après, avoir sacrifié pendant mille ans, il commença à réfléchir et se dit : « Ces sacrifices que j'ai accomplis me serviront-ils ? Me naîtra-t-il un fils, ou ma peine sera-t-elle en vain ? Comme il disait ces choses, Ahura-Mazda et Agra-Mainyous, furent conçus, dans le sein de leur mère, Ahura-Mazda pour le sacrifice, Agra-Mainyous pour le doute.

« Agra-Mainyous naquit le premier, et Zarvân lui dit : « Qui es-tu ? » Il répondit : « Je suis ton fils. » Zarvân répliqua : « Mon fils est odorant et lumineux, tu es ténébreux et infect. » Tandis qu'ils conversaient, Ahura-Mazda, lumineux et odorant, vint, né en son temps, se placer devant Zarvân qui, le voyant, reconnut aussitôt que c'était son fils, celui pour lequel il avait sacrifié. Agra-Mainyous obtint, par droit d'aînesse, un règne de neuf

mille ans, au bout desquels Ahura-Mazda régnera et fera ce qu'il voudra. Alors, Ahura-Mazda et Agra-Mainyous commencèrent à créer, et ce que fabriquait Ahura-Mazda était bon et droit ; ce que produisait Agra-Mainyous était mauvais et pervers. »

Le pur enseignement de Zoroastre niait l'éternité du principe mauvais dans l'avenir. Agra-Mainyous ou Ahriman devait être exterminé, vaincu, et le triomphe définitif d'Ahura-Mazda serait annoncé par la venue de trois grands prophètes qui établiraient le mazdéisme dans le monde entier. La secte des Manichéens, créée beaucoup plus tard, au III^e siècle de notre ère, proclama l'éternité des deux principes et la lutte sans relâche à travers le temps infini d'Agra-Mainyous contre Ahura-Mazda.

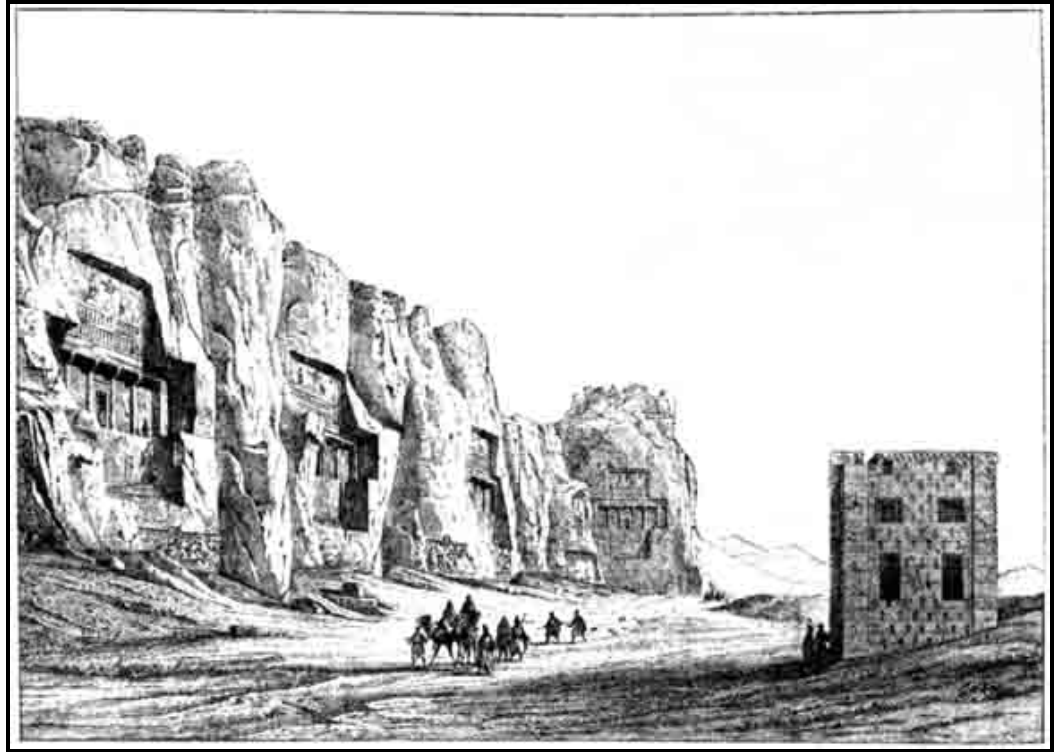
Cette doctrine décourageante n'avait pas encore pris naissance, lorsque, sur les collines de l'Iran, le Perse des anciens âges entretenait au sommet de son simple autel le feu sacré, symbole d'Ahura-Mazda, le feu éternel qu'on ne laissait jamais s'éteindre.

Le croyant accomplissait alors, pour sa part, avec confiance, la [741] lutte du bien contre le mal, qu'une victoire suprême devait à la fin couronner.

La morale du mazdéisme était très élevée. Elle exigeait qu'on fût juste, véridique et chaste, non seulement en action, mais en parole et même en pensée. Elle inspirait avant tout l'horreur du mensonge. Les Perses, d'après Hérodote, enseignaient trois choses à leurs enfants : monter à cheval, tirer de l'arc et dire la vérité. La pureté des mœurs, la droiture, l'amour du travail, sont les principales vertus recommandées par les livres sacrés.

L'occupation la plus méritoire, à laquelle pût se livrer un Iranien, c'était de labourer la terre. La fonction de l'agriculteur était presque religieuse ; en étendant le territoire fertile, en restreignant l'espace aride, il faisait triompher Ahura-Mazda, auteur des moissons, contre Agra-Mainyous, père des solitudes et de l'infécondité.

« Juste juge », dit Zoroastre à Ahura-Mazda, « quel est le point le plus pur de la loi des Mazdéens ? »



[Fig. 418.](#) Tombeaux des rois achéménides à Nakché-Roustem, près de Persépolis. D'après Flandin.

[742]

- C'est de semer sur la terre de fortes graines. Celui qui sème des grains et le fait avec pureté, remplit toute l'étendue de la loi des Mazdéens. Celui qui pratique cette loi est comme s'il avait donné l'être à cent créatures, à mille productions, ou récité mille prières. »

Le Zend-Avesta proclamait l'utilité du repentir, la nécessité des pénitences, des purifications et de la prière.

La croyance à l'immortalité de l'âme constituait un des dogmes fondamentaux du mazdéisme. Trois jours après la mort, cette âme quittait son enveloppe charnelle et se présentait devant le tribunal divin. Le juge le plus influent était Mithra, personnification de la lumière et de la justice. Lorsque les actions bonnes et mauvaises du mort avaient été pesées, l'âme passait sur un pont extrêmement étroit,

le pont *Chinvat*, qui devait la conduire à son éternelle demeure. Si le jugement de Mithra avait été favorable, le passage s'effectuait heureusement et l'âme allait prendre place à côté d'Ahura-Mazda, sur un trône d'or, dans une félicité qui ne prendrait jamais fin. Si, au contraire, la condamnation avait été prononcée, l'âme coupable ne parvenait pas à franchir le pont *Chinvat*, mais glissait et tombait dans un abîme de ténèbres où les démons, serviteurs d'Agra-Mainyous, venaient la tourmenter. Le châtiment, toutefois, n'était pas éternel. Lors du triomphe définitif du bon principe, l'enfer lui-même devait être anéanti, et, toutes les créatures appelées à se réjouir sous le règne glorieux d'Ahura-Mazda.

Les Perses admettaient que les intercessions des vivants pouvaient être utiles aux morts.

Leur culte était d'une simplicité qui n'a jamais été dépassée. Comme nous l'avons vu, ils n'élevaient point de temples et ne taillaient point de statues. Ils dressaient sur les sommets des collines des autels sans aucun ornement, sur lesquels ils entretenaient perpétuellement le feu sacré autour duquel ils chantaient des hymnes et récitaient des prières.

Parfois, ils faisaient des libations avec le jus du *hōma*, qui n'est autre que le *sōma* des Aryens védiques.

Cette sobriété étonnante de formules, de cérémonies et de symboles, disparut en partie lors du triomphe des mages, qui établirent les sacrifices, les incantations, les rites compliqués.

[743]

Pourtant, les Perses conservèrent toujours leur horreur native pour les maisons de pierre destinées à enfermer les dieux et pour les images taillées. Dans toutes leurs conquêtes, ils se firent remarquer par la destruction systématique des temples, des statues et des objets matériels du culte. Leur fureur iconoclaste frappa les écrivains grecs, qui ne manquent pas une occasion de la peindre.

Les extravagances sacrilèges de Cambyse en Égypte paraissent à peine exceptionnelles, quand on lit ce que les Perses accomplirent à Didyme, à Naxos, à Érétrie, à Athènes, etc. Leur spiritualisme farouche n'admettait pas qu'on emprisonnât la divinité dans des murs, ni qu'on essayât de la représenter par des figures de pierre ou de bois.

Les Perses empruntèrent cependant aux Assyriens quelques-uns de leurs symboles : les lions et les taureaux ailés qui, pour eux, étaient des emblèmes, non des dieux, mais des génies. Ils allèrent même plus loin, et représentèrent leur grand Ahura-Mazda sous la figure d'Assur : un homme debout au centre d'un disque ailé. Mais cette image ne fut jamais qu'une sorte d'hiéroglyphe du dieu et ne devint jamais l'objet d'un culte.



[Fig. 419.](#) Firouz-Abad. Ruines d'un palais. D'après Flandin.

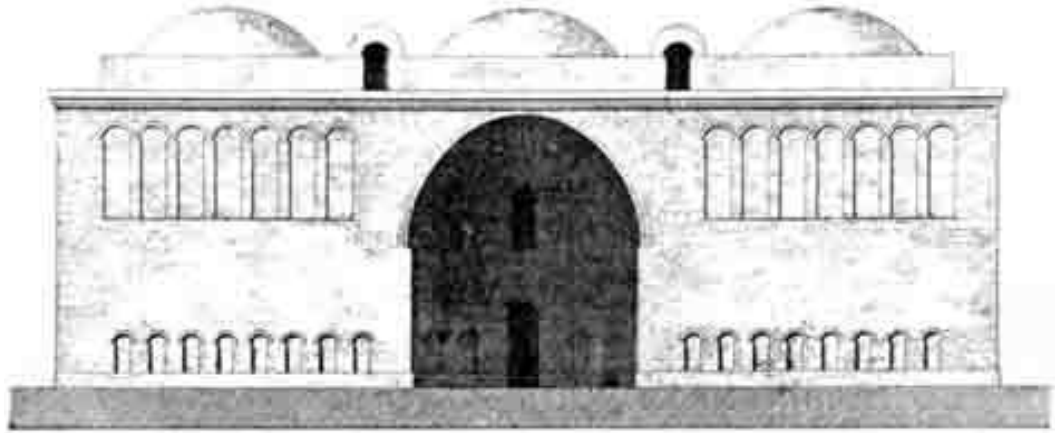
[744]

Il faut donc le reconnaître, parmi toutes les religions de l'antiquité, aucune ne fut plus spiritualiste, plus morale, plus dégagée de rites grossiers et de superstitions que la religion mazdéenne.

Malheureusement, son évolution s'accomplit en sens inverse de sa valeur rationnelle et pratique. Elle alla se compliquant toujours davantage, empruntant, de-ci, de-là, des formes idolâtres, jusqu'au jour où elle fut complètement écrasée par les persécutions des Musulmans.

C'est que l'imagination aryenne ne put rester longtemps restreinte aux horizons monotones des antiques solitudes. Il lui fallut peupler le

ciel à mesure que la race qu'elle guidait fondait des villes et édifiait des empires.



[Fig. 420.](#) Firouz-Abad. Façade restaurée d'un palais qu'on supposait d'abord remonter seulement à l'époque des rois Sassanides, mais que l'on considère aujourd'hui comme appartenant à la période des rois Achéménides. D'après Flandin.

La facilité extrême d'assimilation qu'ont les Aryens leur fit perdre aussi l'originalité de leurs premières conceptions au contact de races différentes. « Les Perses », nous dit Hérodote, « acceptent facilement les coutumes étrangères.

Il fallait qu'elle fit encore bien des expériences, cette race aventureuse, et qu'elle tentât bien des systèmes, avant de revenir à la simplicité primitive de son sauvage berceau, et de reconnaître encore une fois qu'on n'enferme pas l'infini dans des temples de pierre et qu'on ne met pas la face de l'abîme sur le morne visage impassible des statues de pierre ou d'airain.

[745]

LES PREMIÈRES CIVILISATIONS.
LIVRE SIXIÈME
APPARITION DES ARYENS DANS L'HISTOIRE
DE LA CIVILISATION. LES PERSES ET LES MÉDES.

Chapitre 4

La littérature et les beaux-arts

§ 1^{er}. - LITTÉRATURE

La plus ancienne langue parlée par les Iraniens porte le nom de zend.

Cette désignation n'est pas exacte et ne nous apprend rien sur cet antique langage.

La signification du mot *zend* est littéralement : « commentaire. » *Zend-Avesta* veut dire « le commentaire et le texte sacré ».

La langue zende pourrait être plus proprement appelée : langue bactrienne ou bactro-persique. Tout semble indiquer, en effet, qu'elle fut parlée par les Iraniens durant leur séjour en Bactriane, avant la conquête de la Médie et de la Perse.

Le zend, très voisin du sanscrit, a donné naissance au vieux perse, qui, lui-même, par son mélange avec les dialectes sémitiques de la Mésopotamie, est devenu le *pehlvi*, d'où est dérivé, après des mélanges avec l'arabe, le persan moderne.

Le zend est la langue des livres sacrés de Zoroastre ; le vieux perse est celle des inscriptions cunéiformes composées sous les Achéménides ; le pehlvi florissait sous la dynastie des Sassanides.

Ces différentes formes d'un même langage appartiennent à la famille des idiomes indo-européens. Ce, n'est pas seulement par la similitude des racines qu'on établit cette parenté. Les anciens dialectes de la Perse se rattachent au sanscrit et à nos langues européennes par leur syntaxe, leurs cas, leurs genres, leurs déclinaisons, la conjugaison de leurs verbes, aussi bien que par la forme de leurs mots.

[746]

On a discuté la question de savoir s'il y eut un langage mède, distinct de celui de la Perse. Quelques auteurs ont prétendu que le zend était parlé en Médie, tandis que le vieux perse appartenait plus particulièrement à la région méridionale. C'est une pure hypothèse, facile à réfuter.

Nous ne connaissons, en effet, le zend que par les livres de Zoroastre : or ces livres ne purent être écrits en Médie, où dominait le magisme, fort différent du mazdéisme. Ils durent être composés en Bactriane, avant la division des Iraniens en Mèdes et en Perses.

En dehors des noms propres, nous ne connaissons que quelques mots mèdes. Mais ces mots, comme ces noms, ont une analogie frappante avec le vieux perse. Le zend et la langue des Achéménides sont certainement issues l'une de l'autre et n'étaient pas des dialectes frères, parlés simultanément dans la Médie et dans la Perse.

La haute antiquité du Zend-Avesta n'est pas une preuve que les Aryens aient connu l'écriture en Bactriane. Les traditions religieuses ont pu fort bien être conservées oralement jusqu'au jour où la conquête de l'Iran, plaçant les Aryens dans le voisinage de la Mésopotamie, leur eût livré le secret de l'écriture cunéiforme. Nous ne connaissons aucun système d'écriture propre aux Perses avant celui qu'ils apprirent des Chaldéens. Sur ce point, comme sur tous les autres, ils n'ont possédé que ce qu'ils empruntaient.

En adoptant l'écriture de la Mésopotamie, les Aryens la simplifièrent. Ils la reçurent des Touraniens de Médie, qui, déjà, l'avaient réduite. Les Perses lui firent accomplir un immense progrès, en la ren-

dant alphabétique. Ils se servaient de trente-six ou trente-sept caractères purement phonétiques.

Les premiers spécimens d'écriture cunéiforme apportés en Europe et déchiffrés par Grotefend, avaient été tirés de Persépolis, et, par conséquent, représentaient le perse ancien et l'écriture alphabétique employée sous les Achéménides. Les travaux des savants européens se trouvèrent ainsi simplifiés, et purent aller du plus facile au plus difficile. Grâce à des inscriptions en deux langues, ils purent passer du perse ancien - langue indo-européenne, [747] dont les racines étaient connues - à l'assyrien, langue dont les racines étaient entièrement inconnues.

La langue de Darius est aujourd'hui connue comme celle de Périclès ou d'Auguste. Le zend même n'offre plus que peu d'obscurité.

Les Perses écrivaient de gauche à droite, comme presque tous les peuples aryens. On peut supposer qu'ils avaient une écriture cursive et qu'ils se servaient de parchemin. Ctésias parle de cette substance comme étant en usage. C'est sur elle qu'étaient tracées sans doute, la lettre d'Harpagès à Cyrus, les chroniques qu'Assuérus se faisait lire durant son insomnie, et les lettres que, d'après Daniel, Darius le Mède écrivit à tous les satrapes et gouverneurs de provinces.

Il ne nous reste, comme monuments littéraires de l'époque des Achéménides, que les inscriptions gravées, par l'ordre de ces princes, sur des stèles ou sur des pans entiers de rochers dans les différentes régions de leurs vastes États.

Les plus anciennes de ces inscriptions datent de Cyrus ; mais c'est Darius qui en laissait le plus grand nombre, et, parmi elles, cette fameuse inscription du rocher de Béhistoun, la plus étendue que jamais souverain ait fait tailler dans la pierre.

En voici la description d'après M. François Lenormant :

« À une lieue environ au nord de Kirmanschah, à gauche de la route de Bagdad à Hamadan, dans le Kurdistan perse et sur le territoire de l'ancienne Médie, se trouve le rocher de Béhistoun, le mont Bagistan des géographes classiques, qui a une hauteur perpendiculaire de quatre cent cinquante-six mètres. Sur son flanc est sculpté un bas-relief colossal, au-dessus d'une inscription tellement étendue, que le voyageur Ker-Porter disait qu'il faudrait deux mois pour la copier. Le bas-relief représente une

scène des plus intéressantes : au-dessus du tableau et le dominant, on voit la grande figure d'Ormuzd dans le disque ailé, comme la divinité suprême du panthéon assyrien. Darius, appuyé sur son arc et faisant le geste du commandement, pose le pied sur la poitrine d'un malheureux qui lève le bras pour demander grâce ; il regarde neuf autres personnages qui sont debout devant lui, la corde au cou, enchaînés l'un à l'autre et les mains liées derrière le dos. À côté du roi, se tiennent des officiers de sa cour. L'explication de cette scène, déjà éloquente par elle-même, nous est fournie tout au long par le texte qui l'accompagne. Nous savons ainsi que le personnage auquel Darius inflige le dernier outrage en lui marchant sur le corps, est le mage Gaumatès ; les autres captifs sont les chefs qui, profitant du désordre causé par l'usurpation de ce [748] dernier, se soulevèrent dans toutes les provinces. L'inscription, dont on doit la conquête et la publication à M. Henry Rawlinson, répète trois fois le même texte, dans les trois langues officielles de la chancellerie des Achéménides. Elle comprend, dans le texte perse seulement, quatre cent seize lignes, et raconte l'avènement de Darius et les faits de son règne jusqu'à l'an 515 avant J.-C. »



[Fig. 421](#). Coupe du palais représenté page 744 (fig. 420). D'après Flandin.

Les inscriptions dressées par les Achéménides dans les provinces centrales de leur empire, étaient rédigées en trois langues : perse, assyrien et scythe. Dans les satrapies les plus éloignées, elles étaient écrites dans la langue nationale de la contrée. Enfin on a trouvé, sur quelques vases, des inscriptions quadrilingues : la quatrième transcription est en hiéroglyphes égyptiens.

Toutes ces inscriptions ont une valeur plutôt linguistique et historique que littéraire.

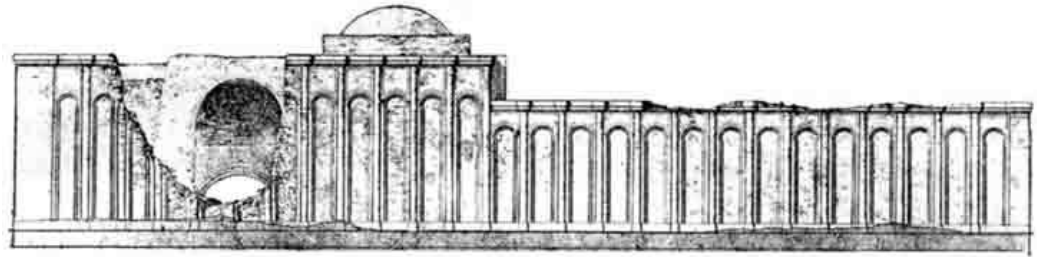
Les œuvres de la littérature perse ancienne, sont : le Zend-Avesta et le *Schah-Nameh*, ou Livre des Rois.

Nous avons déjà parlé du Zend-Avesta, au point de vue religieux. Il se divise en plusieurs livres.

On y rattache une composition, relativement récente, le *Boundehesch*, dont nous ne connaissons que la traduction en pehlvi.

Le Boundehesch est un traité de cosmogonie, qui ne put être rédigé que postérieurement à la conquête du plateau de l'Iran. On y voit la trace évidente des croyances chaldéennes. Le récit de la création, de la chute et du déluge, offre des analogies frappantes [749] avec la Genèse, comme avec les antiques écrits retrouvés dans la bibliothèque de Ninive.

Le Zend-Avesta reste le monument le plus authentique et en même temps le plus caractéristique de l'ancienne littérature perse.



[Fig. 422.](#) Firouz-Abad. Façade latérale du palais précédent. D'après Flandin.

Il ne donne pas une très haute idée de l'imagination ni du don poétique des premiers Iraniens. On n'y trouve rien de comparable à l'élévation, au souffle puissant, à l'abondance et à la variété d'images, au lyrisme débordant du Rig-Véda.

Sans doute, les arides plateaux de l'Asie centrale étaient moins capables d'inspirer les chantres sacrés que la nature indienne avec ses magnificences. Les livres du Zend-Avesta sont secs et monotones comme de grandes plaines nues, où se heurtent les vents ; tandis que les hymnes védiques semblent refléter la lumière éclatante et les paysages splendides de la vallée de l'Indus.

L'auteur ou les auteurs du Zend-Avesta, ont surtout visé à l'exactitude, à la clarté, à l'autorité guindée et pédante. Les cris éloquentes de l'âme, le vague délicieux de la rêverie, l'amertume profonde du doute, sont absents de leur œuvre. Ils affirment avec une précision froide qui exclut toute poésie.

On rencontre toutefois, dans les livres sacrés de la Perse, comme un écho des longues migrations et des luttes pénibles par lesquelles les Aryens arrivèrent enfin à s'établir sur le plateau de l'Iran.

Suivant la légende sacrée, à peine Ahura-Mazda, le dieu du bien, avait-il fait parvenir ses serviteurs dans une contrée favorable, que le dieu du mal, Agra-Mainyous, suscitait contre eux quelque fléau qui les forçait à se remettre en marche. C'était la sécheresse, [750] l'épizootie, les sauterelles, la peste, l'incrédulité, tous les maux physiques ou moraux qui peuvent accabler les hommes.

Les combats des Aryens contre les Touraniens sont aussi rappelés dans le Zend-Avesta. Mais l'on ne trouve nulle émotion, nulle chaleur, nulle poésie dans cette lourde et monotone composition.

On pourrait porter un jugement presque identique sur l'immense poème de cent vingt mille vers dans lequel Firdousi rassembla, vers la fin du X^e siècle après J.-C., toutes les légendes de la Médie et de la Perse.

C'est à la demande du sultan gaznévide Mahmoud, que le poète composa cette gigantesque épopée, prenant l'histoire de sa race au début du monde et la menant jusqu'à la conquête musulmane.

Le *Schah-Nameh* (Livre des Rois) de Firdousi appartient à l'ancienne civilisation perse par les sujets dont il traite, mais sa valeur historique est moindre encore, s'il se peut, que sa valeur littéraire. Cet interminable conte persan est aussi inexact que fastidieux.

On le voit, l'histoire de la littérature perse est vite faite, et l'appréciation peut en être également sommaire.

Ce n'est pas sur le plateau de l'Iran que devait se produire l'éclosion complète du génie aryen. L'aridité morne des plaines de la Bactriane, puis le brusque étouffement dans l'atmosphère lourde et voluptueuse de l'Asie antérieure, empêchèrent le développement de la fleur merveilleuse, qui s'épanouit si largement parmi les splendeurs de l'Inde, et

qui devait atteindre à un si radieux éclat dans les vallées riantes de la Grèce.

En littérature, comme en industrie et comme en art, les Perses n'ont rien produit de personnel et de marquant.

Leur architecture, que nous allons étudier, est la vraie pierre de touche où se montre leur impuissance à créer, en même temps que la prodigieuse facilité avec laquelle ils s'imprégnaient des goûts et des idées de tous les peuples avec lesquels ils furent en contact.

[751]

§ 2. - L'ARCHITECTURE

Quand on voit les ruines merveilleuses de Persépolis, les sveltes colonnes, les imposants portails ornés de taureaux gigantesques, les admirables escaliers de marbre blanc assez larges et assez faciles pour que dix cavaliers puissent les gravir de front, on a peine à croire que le peuple auteur de pareils édifices ait été dans l'enfance de l'art au point de vue de l'architecture.

Et pourtant il en est ainsi. Les Perses, il faut en convenir, ont tiré un parti extrêmement ingénieux de tous les éléments artistiques empruntés aux nations qu'ils avaient soumises. Ils ne furent dénués ni d'habileté, ni de goût. Ce qui leur manqua, ce fut l'invention.

On ne s'en doutait pas avant d'avoir ressuscité les temples et les palais de Ninive et de Babylone, et aussi avant que la critique fût devenue plus savante et moins aisément satisfaite. Jusqu'à notre époque, les débris encore imposants des palais de Persépolis passaient en Europe pour le chef-d'œuvre du génie oriental antique.

Ce n'était pas cependant aux seuls Sémites de la Mésopotamie que les Perses étaient redevables de ce qu'ils ont fait de mieux. Nous allons, en décomposant leurs plus somptueux monuments, montrer ce qu'ils ont pris à la Grèce, à l'Égypte, et même aux primitifs Touraniens de la Médie.

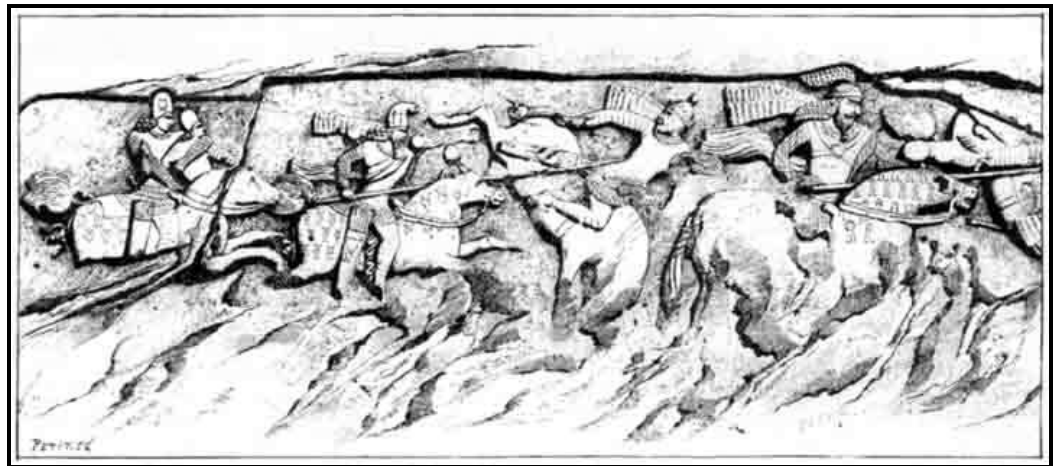
D'ailleurs, pour établir d'emblée la théorie que nous avançons, nous n'avons qu'à dépeindre un des rares édifices que les Perses aient cons-

truit sans en prendre le modèle nulle part. L'infériorité étonnante de ce monument en face des merveilles de Persépolis prouvera combien les ouvrages des Perses furent différents, suivant qu'ils les copiaient ou qu'ils étaient réduits à les tirer de leurs propres ressources.

Nous faisons allusion à ce qu'on est convenu d'appeler « le Tombeau de Cyrus »

Les Perses - comme nous l'avons vu dans le chapitre consacré à leur religion - n'avaient guère de choix dans la façon d'ensevelir [752] leurs morts, car ils ne devaient les livrer ni à la flamme, ni à l'air, ni à la terre, ni à l'eau.

Ils les faisaient dévorer par des oiseaux de proie.



[Fig. 423.](#) Firouz-Abad. (Bas-relief.) D'après Flandin.

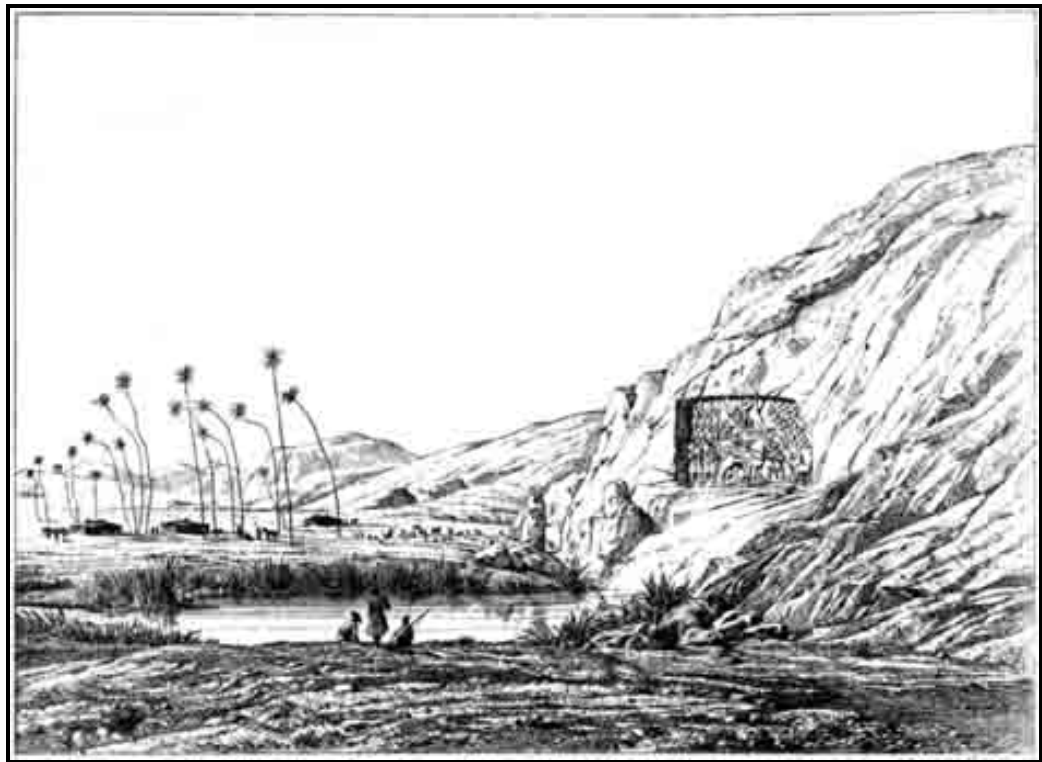
Mais cette coutume dut paraître barbare à la longue, surtout après le contact de peuples qui poussaient à l'excès le respect des cadavres et le soin de leur conservation.

On se fit scrupule de livrer aux bêtes la dépouille des souverains. L'idée vint de construire une sorte de tombeau dans lequel le corps serait suffisamment isolé des quatre éléments pour ne pas violer la loi religieuse. Mais ce genre de tombeau n'existait pas chez les peuples connus par les Perses à l'époque de Cyrus, et ceux-ci en furent réduits à le composer de toutes pièces.

Le monument qu'ils élevèrent, malgré le magnifique matériel dont ils se servirent - du marbre blanc de la plus grande pureté - est d'une simplicité presque barbare et absolument dépourvu de tout caractère artistique. La grosseur des blocs employés à le construire rappelle aussi les efforts des peuples primitifs, qui toujours ont remplacé l'habileté de l'agencement par l'énormité des matériaux.

Le « Tombeau de Cyrus » est une sorte de maisonnette placée sur un piédestal de forme pyramidale. Ce piédestal est formé de sept couches en retrait les unes sur les autres. La maisonnette n'a qu'une ouverture donnant accès dans une chambre intérieure, sorte de caverne artificielle, où l'on déposa le sarcophage.

[753]



[Fig. 424.](#) Bas-relief perse, à Darabgerd. D'après Flandin.

Jusque dans ce monument si simple, on peut constater l'influence de deux arts étrangers : le grec et le chaldéen. La pyramide à sept étages qui forme le piédestal n'est en effet que la réduction d'une zig-

gurat babylonienne. Quant au tombeau proprement dit, on dirait une grossière copie d'un temple grec dont il a le tronçon triangulaire.

Cette gauche combinaison est tout ce que les Perses purent trouver pour élever le seul genre d'édifice qui leur soit propre.

Les Aryens, lorsqu'ils conquièrent le plateau de l'Iran, ne possédaient aucun art. Livrés à leurs propres ressources, il en eussent créé certainement, comme il le firent plus tard dans l'Inde.

Mais bien avant d'avoir découvert la voie de leur génie propre, ils se trouvèrent sur le plateau de l'Iran en contact avec des peuples arrivés à un très haut degré de civilisation, et presque aussitôt, par les conquêtes de Cyrus et de Cambyse, il se virent les maîtres de toutes les merveilles artistiques du monde ancien, fruits de cinquante ou soixante siècles de travaux. Des palais Ninive jusqu'aux [754] Pyramides, et du temple d'Éphèse à la salle hypostyle de Thèbes, ils possédèrent tout ce que le génie humain avait produit avant eux.

Pouvaient-ils, en présence de pareils modèles, et dans le temps relativement court de leur domination, s'engager pas à pas dans la voie lente des tâtonnements et des innovations ?

Évidemment non. Ce qu'ils pouvaient faire de mieux était de prendre un peu partout les inspirations et les types qui convenaient le plus à leur caractère, à leur goût, à leurs conditions d'existence.

Ils le firent d'une façon très heureuse, sans échapper toujours cependant aux fautes que devait entraîner leur inexpérience.

C'est ainsi, par exemple, qu'ils ne se rendirent pas suffisamment compte des ressources que leur offraient les superbes matériaux dont ils pouvaient disposer.

Ils avaient en abondance la pierre calcaire et le marbre qui manquaient aux Assyriens. Cependant ils prirent la peine de faire les murs épais que ceux-ci devaient construire pour suppléer à la fragilité de la brique. Sachant se servir de la colonne et de la voûte, qui leur permettaient, d'élever et d'agrandir leurs salles, ils composèrent pourtant leurs palais de pièces relativement basses et étroites, si nous en exceptons quelques salles hypostyles.

Et encore, dans ces dernières, le rapprochement des colonnes devait donner un aspect un peu étouffé et réduit à l'ensemble. L'air et

l'espace manquaient. On devait y éprouver le sentiment d'oppression que cause parfois une forêt, au lieu de l'élargissement - pour ainsi dire - que l'on croit ressentir dans l'immense vaisseau d'une de nos cathédrales.

Là où les Perses pourraient paraître le plus originaux - et nous allons voir qu'ils ne l'étaient pas - c'est dans la construction de la colonne.

Ils ne s'en servirent véritablement qu'après la conquête de l'Égypte où ils prirent le modèle de leurs salles hypostyles.

Ils lui donnèrent une élégance et une légèreté qu'il est impossible de retrouver au même degré dans aucune ruine antique.

Jamais avant eux on n'avait réduit à ce point le diamètre de la colonne par rapport à sa hauteur. Son rapport à celle-ci est souvent de un treizième. Or, plusieurs des colonnes restées debout à Persépolis [755] ont encore aujourd'hui vingt mètres de haut. Leur solidité égalait donc leur sveltesse. Elles étaient faites de blocs de marbre superposés et réunis par des crampons de fer.

La délicate finesse de leurs fûts ne fut pas cependant une invention aryenne.

Les assyriens, qui n'avaient pas employé la colonne comme support parce qu'ils bâtissaient en briques, en avaient créé des modèles charmants, soit adossés contre leurs murs, soit représentés sur leurs bas-reliefs. En outre, les Touraniens de la Médie, vivant sur la limite d'immenses forêts, construisaient leurs demeures en bois, et devaient, comme toujours dans ce genre d'architecture, élever des colonnes fort minces et ressemblant à des troncs d'arbre.

Les colonnes médiques en bois ont naturellement disparu ; mais on ne peut douter que la colonne perse ne leur dût quelque chose de sa grâce.

Quant aux éléments dont se compose cette dernière, elle les a tirés à la fois de la Grèce, de l'Égypte et de l'Assyrie.

C'est dans les colonies grecques de l'Asie Mineure que les Perses ont trouvé le modèle de leurs fûts cannelés, légèrement fuselés et des volutes ioniques, qui, placées verticalement, composent une partie de leurs longs chapiteaux. C'est en Égypte qu'ils ont pris les feuilles de

lotus qui leur font des bases si gracieuses. C'est à l'Assyrie qu'ils ont emprunté les têtes de taureaux soutenant les architraves.

De cet ensemble un peu hétéroclite résulte, comme nous l'avons dit, une des plus ravissantes colonnes qui jamais aient été dressées.

Ce qui la distingue surtout, outre sa légèreté, c'est sa longueur et le double demi-taureau ou demi-bélier qui en forme la partie supérieure. Bien que toutes les parties qui la composaient fussent empruntées, elle reste encore l'élément le plus caractéristique de l'architecture perse.

Les ruines les plus considérables des monuments élevés par les rois Achéménides se trouvent à Persépolis. On en trouve d'autres, fort intéressantes à Pasargade et à Suse. Les souverains changeaient souvent de résidence et de capitale. Les seuls édifices importants qu'ils construisirent furent des palais. La religion mazdéenne, comme on l'a vu, ne comportait ni temples ni tombeaux.

[756]

Pourtant, le désir d'élever des monuments funéraires à de grands personnages fit tourner la loi religieuse, et donna naissance à de lourdes et gauches constructions, dont les unes sont des tours carrées, et dont la plus belle, si l'on peut s'exprimer ainsi, est le Tombeau de Cyrus que nous citons tout à l'heure.

Dès que les Perses eurent conquis l'Égypte, ils abandonnèrent ce genre de sépulcre pour construire des *spéos* ou tombes creusées dans le roc, telles qu'ils en avaient vu dans la vallée du Nil.

Ces *spéos* remplissaient en effet le même but que leur caverne artificielle ménagée au haut d'une construction de marbre. Les derniers Achéménides, et entre autres Darius, furent ensevelis dans des tombes de ce genre, indestructibles naturellement et visibles encore, quoique d'un accès difficile.

La façade du rocher autour de l'ouverture est découpée sur un espace qui affecte la forme d'une croix grecque. Dans la partie supérieure de la croix sont sculptés des bas-reliefs représentant le roi en adoration devant Ahura-Mazda et des défilés de personnages. Sur la partie du milieu se détachent des colonnes qui forment portique autour de l'entrée ; et enfin la partie inférieure est nue ou porte une inscription.

Pour visiter l'intérieur de la tombe, il faut se laisser glisser et se faire remonter au moyen de cordes. C'était déjà du reste le seul moyen usité au temps de Darius. Quand on a franchi l'ouverture, on se trouve dans une petite chambre voûtée au fond de laquelle s'ouvre une sorte de niche. Dans la niche sont creusées en sens vertical une ou plusieurs cavités destinées à recevoir les sarcophages et que l'on fermait ensuite avec une dalle de pierre.

Nous allons maintenant donner une idée générale des plus belles œuvres architecturales de la Perse ancienne, en restituant par une description sommaire les édifices groupés sur un même point aux environs de Persépolis, et dont les ruines, imposantes encore, n'ont pas eu besoin d'être exhumées d'un linceul de sable, comme celles de Ninive ou de Suse.

Ces édifices étaient les palais de Darius, de Xerxès et d'Artaxerxès II Okhos. Leur ensemble comprenait, outre les trois demeures royales distinctes, des salles d'audience supportées par des colonnes, [757] des propylées ou portails monumentaux et des escaliers gigantesques.

Leurs diverses constructions s'élevaient sur des terrasses de hauteurs inégales. Le palais de Darius était le plus élevé. La plate-forme qui le supportait se dresse encore de quinze mètres au-dessus de la plaine, tandis que la terrasse inférieure n'a qu'une hauteur de sept mètres.

Cette façon de construire les palais sur de vastes soubassements était, comme on se le rappelle, un usage de la Mésopotamie.



[Fig. 425.](#) Darabgerd. Détails du bas-relief figurant sur le rocher représenté page 753 (fig. 424). D'après Flandin.

Lorsque l'empire des Perses fut renversé par Alexandre, l'an 330 avant J.-C., il resta pendant quelque temps sous la domination des lieutenants qui héritèrent des diverses provinces de ses gigantesques États. La dynastie des Séleucides qu'ils fondèrent fut bientôt renversée par un roi Parthe qui établit (256 ans avant J.-C.) la dynastie des Arsacides à laquelle fut soumise une partie de l'ancien empire des Perses. Elle fut renversée en 226 après J.-C. par la dynastie des Sassanides qui ne fut détruite que par la conquête musulmane en 652 de notre ère. Pendant cette longue période, la Perse vit s'élever plusieurs monuments dont le style fut emprunté aux peuples avec lesquels elle avait été en relation. L'art ne se modifia profondément en Perse et ne devint réellement original que sous les Arabes. Alors naquit un art nouveau résultant de la combinaison de tous les arts antérieurs et dont les plus beaux spécimens peuvent se voir encore dans le nord de l'Inde, de Lahore à Delhi notamment.

Toutes les planches qui vont suivre appartiennent comme celle ci-dessus à la période Sassanide.

Mais tandis que les terrasses étaient en briques sur les bords du Tigre et de l'Euphrate, celles qui supportaient les palais de Persépolis [758] étaient en blocs de pierre de très grand appareil, reliés par des crampons de fer.

La solidité des matériaux employés fait que ces terrasses s'élèvent encore aujourd'hui intactes au-dessus de la plaine avec les escaliers qui en réunissent les différents étages.

L'aspect de ces escaliers à rampes douces, entièrement construits en marbre blanc, que dix cavaliers peuvent aisément gravir de front, et dont les murs latéraux sont couverts de sculptures, est du plus noble effet.

De longues processions de serviteurs, semblant apporter dans le palais les fruits, les fleurs, les vases à parfums. dont leurs mains sont chargées, se déroulent à l'intérieur des rampes de pierre ; tandis qu'extérieurement apparaissent des scènes moins familières et revient souvent ce groupe fameux, l'un des chefs-d'œuvre de la sculpture perse : le lion furieux dévorant un taureau.

Cette alliance de la sculpture avec l'architecture est encore un emprunt fait à l'Assyrie.

Les sujets mêmes des bas-reliefs ont tous été pris à Ninive.

Lorsque, ayant franchi les magnifiques escaliers, on atteint la première terrasse, on aperçoit parmi les ruines imposantes d'un propylée, de grands taureaux ailés copiés sur les modèles assyriens du temps de Sennachérib et d'Assur-bani-pal. Sur les murs croulants des palais, on voit encore les scènes de chasse si fréquentes à Koyoundjik et à Khor-sabad, et le roi combattant corps à corps avec des lions ou des monstres dans lesquels nous reconnaissons les fauves effrayants et les démons difformes de l'Assyrie.

La disposition intérieure des demeures royales est peu compliquée : c'est généralement une salle peu vaste, supportée par des colonnes, et entourée de chambres étroites, aux murs massifs, aux rares ouvertures. Les appartements privés, la maison des femmes ou harem - formant, comme en Mésopotamie, un corps de bâtiment séparé - n'ont pu être qu'imparfaitement reconstitués, car ils ont disparu presque en totalité. Mais ce que l'on peut dépeindre dans les moindres détails, ce sont les magnifiques salles hypostyles, dont le modèle fut

emprunté à l'Égypte, et dont la plus vaste était la *Salle aux cent colonnes de Xerxès*.

Dix rangs, comprenant chacun dix de ces élégantes colonnes persépolitaines [759] que nous avons décrites, formaient un carré parfait d'environ soixante-dix mètres de côté.

La vaste salle dont ces cent colonnes soutenaient le plafond était entourée de murs couverts de bas-reliefs et percés de huit portes dont deux s'ouvraient en avant sous un portique formé par seize colonnes et flanqué d'immenses taureaux androcéphales.

De fausses fenêtres, surmontées ainsi que les portes par un ornement égyptien d'oves et de feuilles de lotus, coupaient la monotonie des murs. Les seules fenêtres réelles, au nombre de sept, se trouvaient placées du côté du portique. La salle eût donc été insuffisamment éclairée, si, comme il est permis de le supposer, une certaine quantité de jour n'eût été admise par le toit.

Si nous ajoutons par la pensée à cette somptueuse architecture le trône doré sur lequel siégeait le souverain, la foule des gardes aux armes étincelantes s'agitant entre les colonnes, et les magnificences que nous décrit le livre d'Esther : « Les tapisseries blanches, vertes et couleur d'hyacinthe, retenues par des cordons de fin lin et d'écarlate à des anneaux d'argent fixés aux piliers de marbre ; le pavé de porphyre et de marbre tacheté », nous pourrions nous faire une idée du spectacle éblouissant que devait offrir une audience solennelle à la cour de Persépolis au temps de Darius ou de Xerxès, Roi des rois.

À tant d'éléments d'éclat et de splendeur, on peut ajouter encore les vives nuances des briques émaillées.

Les Perses, qui surent choisir avec tant de goût parmi les arts de leurs sujets ceux qui pouvaient le mieux embellir leurs nouvelles capitales, ne négligèrent certainement pas les ravissants motifs de décoration fournis par les émaux colorés si abondants en Mésopotamie.

Ils eurent sans doute moins d'occasion de les appliquer, car l'usage constant qu'ils firent de la colonne, des fausses fenêtres ornées, des bas-reliefs et des tentures, laissait chez eux peu de surfaces nues sur les murailles. Mais on ne peut douter qu'ils s'en servirent avec bonheur.

Nous avons des échantillons de leurs productions en ce genre dans les bas-reliefs recouverts d'un revêtement émaillé que la mission dirigée par M. Dieulafoy a rapporté en France.

[760]



[Fig. 426.](#) Bas-relief de la période sassanide. D'après Flandin.

Deux frises, celle dite des *Archers* et celle des *Lions*, appartiennent aujourd'hui au Musée du Louvre.

La douceur des tons et la beauté de dessin de ces frises sont appréciables en dépit du triste barbouillage de mauvais goût dont l'administration du Louvre a cru devoir orner les murs qui les supportent.

Les éloges que nous dispensons volontiers à ces produits de l'art sous les Achéménides doivent toujours - il ne faut pas l'oublier être rapportés, pour la plus grande partie, à des peuples tout à fait distincts des Aryens du plateau de l'Iran.

Non seulement les Perses empruntèrent aux Grecs, aux Égyptiens, aux Assyriens, leurs procédés et leurs modèles, mais encore ils firent

travailler pour leur propre profit et leur propre gloire les artistes et les ouvriers de ces différentes nations.

Plus d'un bas-relief de Persépolis, plus d'une frise émaillée de Suse, fut certainement l'œuvre immédiate d'ouvriers venus de la Mésopotamie, soit poussés par l'ambition et la soif du gain, soit amenés en Perse par le hasard des combats.

Il est curieux de constater le silence presque absolu fait par les [761] historiens grecs autour des plus beaux produits de l'art dans les capitales des Achéménides.



[Fig. 427.](#) Chiraz. Bas-relief de la période sassanide. D'après Flandin.

Hérodote, qui sans doute vit Suse, ne parle pas de ses palais. Ctésias, qui y vécut, n'en parle pas davantage.

Sans doute, aux yeux des contemporains, les emprunts faits par les Perses de tous cotés, étaient plus manifestes encore que pour nous. Les combinaisons hétéroclites qui en résultaient désorientaient les voyageurs habitués à contempler ailleurs, tout à fait purs, les types

qu'ils voyaient en Perse altérés et mélangés. Certains monuments, qui ne manquaient pourtant ni de grandeur ni d'harmonie, leur firent peut-être l'effet de médiocres pastiches.

Toutefois, malgré ce silence dédaigneux des Grecs, on ne peut, en face des ruines, encore si poétiques et si grandioses de Persépolis, s'empêcher de rendre justice à un peuple, qui, s'il n'eût pas le temps de se créer un art personnel, eut assez de finesse et de goût pour fondre et pour marier d'une si remarquable façon les produits les plus achevés par lesquels le génie humain se fût exprimé avant lui.

[762]

§ 3. SCULPTURE ET ARTS INDUSTRIELS

Le paragraphe auquel nous arrivons, sera forcément plus sommaire encore que ceux qui le précèdent.

En fait de statuaire et d'arts industriels, dans la Perse ancienne, nous ne pouvons même plus parler d'imitation, car nous sommes en face de la nullité complète.

À part quelques cachets et quelques cylindres, nous ne possédons pas le moindre vestige d'œuvres de ce genre nées sur le plateau de l'Iran, entre la conquête de Cyrus et celle d'Alexandre.

La Perse antique ne nous a légué ni statues, ni bronzes fondus ou repoussés, ni objets de bois ou d'ivoire, ni étoffes, ni armes, ni poteries fabriqués sur des modèles créés par elle.

Tous les produits de ce genre qui ont alimenté son luxe, lui sont venus de l'étranger.

Les rois de Perse, qui savaient apprécier l'élégance de la forme, la beauté des couleurs et le fini du travail partout où ils les rencontraient, avaient soin de faire largement contribuer, par des dons en nature, les pays qui leur payaient déjà des impôts en argent.

C'est grâce à ces dons en nature, qu'on voyait affluer à la cour du Grand Roi les tapis merveilleux de Babylone, les ivoires et les bijoux

de l'Égypte, les mousselines de l'Inde, les vases et les statuettes de l'Asie Mineure, tous les produits délicats et charmants de l'art déjà ancien et du luxe raffiné, du vieux monde.

Il eût fallu des siècles aux ouvriers perses avant d'égaliser ces chefs-d'œuvre. Aussi les classes laborieuses de la race aryenne, loin de tenter une impossible concurrence, se contentèrent-elles de suivre la première loi de Zoroastre et de cultiver la terre.

Le seul art qui, à côté de l'architecture ait pris quelque essor sur le plateau de l'Iran, c'est la sculpture. Et encore suivit-elle, avec une application servile, toutes les traditions de l'Assyrie.

Les bas-reliefs perses présentent les mêmes qualités et les mêmes défauts que ceux de Ninive. La monotonie des défilés, l'uniformité des types, les têtes toujours représentées de profil [763] par suite de l'incapacité de l'artiste à dessiner une autre attitude, nous feraient croire que nous n'avons pas quitté les bords du Tigre, si la physionomie aryenne, avec ses traits affinés, ne remplaçait la rude et farouche silhouette du Sémite.

Les grands taureaux de Persépolis n'offrent que quelques légères différences avec ceux de Ninive ou de Khorsabad. Ils sont plus gigantesques encore, et, malgré leurs énormes proportions, ils sont traités d'une façon plus vivante, plus vraie. Ils ne sont pas tous androcéphales et ailés. Quelques-uns sont la fidèle image de l'animal de nos étables. Ils n'ont point cinq jambes, comme en Assyrie ; leurs proportions sont habituellement mieux gardées.

Les animaux sont, en général, bien traités par les sculpteurs perses. Les lions, même sur les frises émaillées, ont une énergie d'allure et d'expression tout à fait remarquable.

En somme, la sculpture perse n'est qu'une branche à peine distincte de la sculpture assyrienne. Rien n'indique d'ailleurs que les artistes de Persépolis n'appartenaient pas à la même race que ceux de Ninive et n'étaient pas des Sémites aux gages des Aryens, comme les ouvriers de Salomon étaient des sujets d'Hiram, roi de Tyr.

Nous en dirons autant des artistes qui produisirent les beaux cylindres perses que nous voyons dans nos musées.

Au moment où les Aryens commencèrent à jouer un rôle en



[Fig. 428.](#) Détails de chameaux de colonnes appartenant à la période sassanide.
D'après Flandin.



[Fig. 429.](#) Détails de chameaux de colonnes appartenant à la période sassanide.
D'après Flandin.

[764]

Asie, l'art de la glyptique avait atteint la perfection en Assyrie et en Chaldée. Cet art, d'une évolution si lente, ne pouvait naître tout à coup sur le plateau de l'Iran ; les belles intailles sur pierres fines que nous retrouvons dans les ruines de Suse eurent certainement pour auteurs les graveurs habiles sortis des ateliers de Ninive ou de Babylone.

Un art voisin de la glyptique et auquel Darius donna une grande impulsion, celui des monnaies, resta en Perse tout à fait dans l'enfance. Les dariques et autres pièces, avec leur roi tirant de l'arc, leurs trirèmes et leurs fortifications, montrent un relief peu accentué et une grossièreté de dessin très primitive.

Le rôle des Perses dans l'histoire de la civilisation, si nous voulons le résumer, nous apparaît donc à la fois comme très minime et très grandiose.

Ce peuple fut sans passé, sans avenir, mais il eut un moment de vie complète, éblouissante.

À peine sort-il, barbare encore, sans littérature, sans art, sans connaissances scientifiques, des déserts de l'Asie centrale, qu'il se voit le propriétaire et le maître du monde civilisé. Durant deux siècles, il possède et condense les suprêmes résultats des efforts de l'humanité depuis cinq ou six mille ans.

N'ayant jamais jusqu'alors taillé le marbre, il se fait élever des palais où s'épanouissent dans un ensemble harmonieux toutes les grâces longtemps cherchées par les consciencieux artistes de l'Égypte, de l'Asie Mineure et de la Chaldée. Ne sachant rien, ne pouvant rien pénétrer des mystères de la science, il tient dans sa main les fameuses écoles d'Ur, de Babylone, de Memphis et de Thèbes.

Tout ce que l'âme humaine a rêvé, tout ce que l'esprit a produit, tout ce que l'imagination a enfanté depuis les débuts du monde, cette race nouvelle-venue s'en empare et sait en jouir avec une aisance, une noble tranquillité qui n'est pas sans grandeur.

Dès les premiers jours, elle semble à la hauteur de son extraordinaire fortune. Le souple génie des Aryens s'approprie sans étonnement et sans gaucherie les dépouilles opimes de la civilisation laborieuse de l'univers.

[765]

Au moment où la marche de l'humanité dévie, où le mouvement si longtemps poursuivi du côté de l'Orient va s'incliner vers l'Occident, le peuple perse apparaît comme au carrefour des deux routes, et forme le trait d'union entre le monde ancien qu'il résume et le monde moderne auquel il ouvre la voie.

En brisant les résistances de vingt nations différentes, en pliant au même joug tant de races dissemblables, ce peuple, à la destinée singulière, énerve pour ainsi dire les énergies dernières de l'antique Orient et prépare une proie gigantesque et facile à l'ambition naissante des Grecs.

Car l'Égypte et l'Asie antérieure ont désormais donné tout entière leur large part à l'éternel progrès humain. Épuisées par leurs longs efforts, elles vont s'endormir dans le rêve ancien et laisser la place à des générations nouvelles.

L'Europe aryenne va hériter de l'Orient chamitique et sémite. Mais l'œuvre qu'elle va entreprendre ne sera pas un recommencement. Héritière des trésors amassés, elle saura s'en servir pour en découvrir d'autres, et n'en laissera pas un seul dont elle ne sache tirer parti.

Et la Perse qui, dans le grand mouvement progressif de la civilisation n'a eu qu'un rôle transitoire, apparaît entre les deux suprêmes étapes de l'humanité, comme en une période de repos fermant la marche accomplie et précédant les luttes futures.

Cette nation privilégiée, tout étincelante des rayons d'une civilisation qui n'est point son œuvre, semble marier dans la gloire qui l'entoure les feux splendides d'un couchant empourpré et les lueurs indécises d'une aube nouvelle.

L'avenir est à sa race, à cette race aryenne qu'elle vient d'introduire d'une façon si brillante sur la scène du monde, mais dont la grandeur

sera faite pour une part considérable par les labours des générations anciennes qui ont ouvert les voies et tracé les premiers sentiers.

[766]

À SUIVRE

**LIVRE SEPTIÈME :
COMMENT LES CIVILISATION DE L'ORIENT
SE PROPAGÈRENT EN OCCIDENT.**

Rôle des Phéniciens dans l'histoire